

Brahim HACHANI

(1965)

# Lettre au Paradis

et la Presse Nationale

2<sup>e</sup> édition revue et enrichie

Traduit de l'arabe par M'Hamed Aoune

**LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES**

CHICOUTIMI, QUÉBEC

<http://classiques.uqac.ca/>



<http://classiques.uqac.ca/>

*Les Classiques des sciences sociales* est une bibliothèque numérique en libre accès, fondée au Cégep de Chicoutimi en 1993 et développée en partenariat avec l'Université du Québec à Chicoutimi (UQÀC) depuis 2000.

UQAC

<http://bibliotheque.uqac.ca/>

En 2018, Les Classiques des sciences sociales fêteront leur 25<sup>e</sup> anniversaire de fondation. Une belle initiative citoyenne.

## Politique d'utilisation de la bibliothèque des Classiques

Toute reproduction et rediffusion de nos fichiers est interdite, même avec la mention de leur provenance, sans l'autorisation formelle, écrite, du fondateur des Classiques des sciences sociales, Jean-Marie Tremblay, sociologue.

Les fichiers des Classiques des sciences sociales ne peuvent sans autorisation formelle:

- être hébergés (en fichier ou page web, en totalité ou en partie) sur un serveur autre que celui des Classiques.
- servir de base de travail à un autre fichier modifié ensuite par tout autre moyen (couleur, police, mise en page, extraits, support, etc...),

Les fichiers (.html, .doc, .pdf, .rtf, .jpg, .gif) disponibles sur le site Les Classiques des sciences sociales sont la propriété des **Classiques des sciences sociales**, un organisme à but non lucratif composé exclusivement de bénévoles.

Ils sont disponibles pour une utilisation intellectuelle et personnelle et, en aucun cas, commerciale. Toute utilisation à des fins commerciales des fichiers sur ce site est strictement interdite et toute rediffusion est également strictement interdite.

**L'accès à notre travail est libre et gratuit à tous les utilisateurs.  
C'est notre mission.**

Jean-Marie Tremblay, sociologue  
Fondateur et Président-directeur général,  
**LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES.**

Un document produit en version numérique par Réjeanne Toussaint, bénévole,  
courriel: [rtoussaint@aei.ca](mailto:rtoussaint@aei.ca), à partir de :  
Page web dans Les Classiques des sciences sociales :  
[http://classiques.uqac.ca/inter/benevoles\\_equipe/liste\\_toussaint\\_rejeanne.html](http://classiques.uqac.ca/inter/benevoles_equipe/liste_toussaint_rejeanne.html)

à partir du texte de :

**Brahim HACHANI**

### **Lettre au Paradis et la presse nationale.**

Imprimerie de la Direction centrale du Commissariat politique, 2<sup>e</sup> édition revue  
et enrichie, 1965, 92 pp.

Le fils de l'auteur, Samir Hachani, professeur à l'Université d'Alger 2, nous a  
accordé, le 14 juillet 2018, l'autorisation de diffuser en libre accès à tous ce livre  
de son père dans Les Classiques des sciences sociales.



Courriel : Samir Hachani : [sam\\_hac1@yahoo.fr](mailto:sam_hac1@yahoo.fr)  
<https://www.researchgate.net/profile/Samir-Hachani>

Police de caractères utilisés :

Pour le texte: Times New Roman, 14 points.

Pour les notes de bas de page : Times New Roman, 12 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2008  
pour Macintosh.

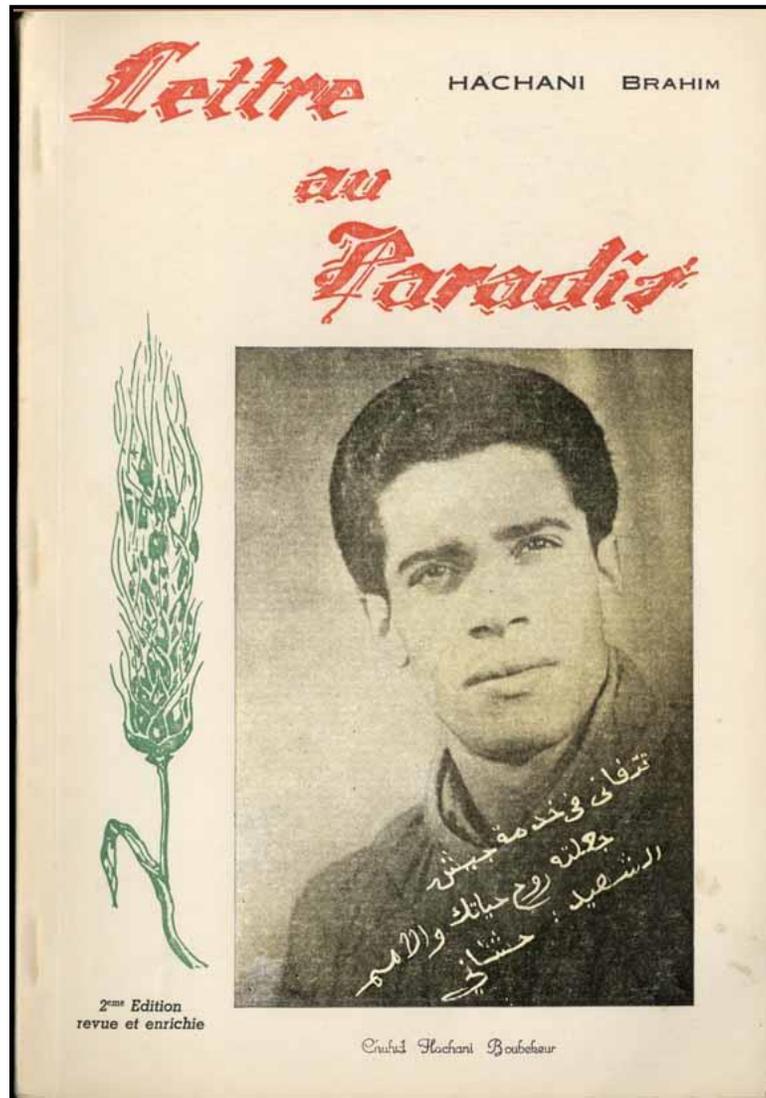
Mise en page sur papier format : LETTRE US, 8.5'' x 11''.

Édition numérique réalisée le 19 novembre 2021 à Chicoutimi, Québec.



Brahim HACHANI

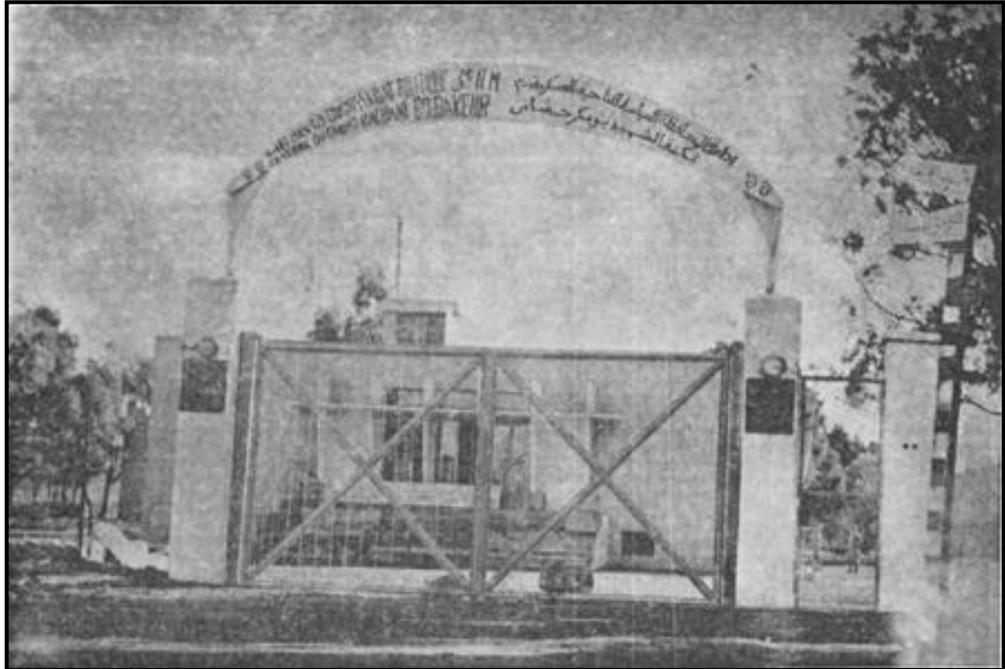
Lettre au Paradis  
et la Presse Nationale



Imprimerie de la Direction centrale du Commissariat politique, 2<sup>e</sup> édition revue et enrichie, 1965, 92 pp.

**Lettre au Paradis**  
et la Presse Nationale

## Quatrième de couverture



Dans les grands flux de l'épopée de la Patrie  
Dont le nom perpétue la lutte et l'œuvre de tous  
Au service du droit comme de la justice  
Tu revis par delà notre espoir

*Vingt cinq pour cent du produit de ce livre sont destinés aux œuvres  
sociales de l'Armée Nationale Populaire.*

[Retour à la table des matières](#)

**Note pour la version numérique :** La numérotation entre crochets [] correspond à la pagination, en début de page, de l'édition d'origine numérisée. JMT.

Par exemple, [1] correspond au début de la page 1 de l'édition papier numérisée.

[1]

# LETTRE AU PARADIS

PAR  
Chahid HACHANI BRAHIM

*2<sup>ème</sup> Édition revue et enrichie*

Prix : 3 Dinars

[2]

**Lettre au Paradis**  
et la Presse Nationale

## Dédicace

[Retour à la table des matières](#)

Je dédie ce livre à toutes les victimes des combats qui se sont déroulés à la frontière algéro-marocaine, à Tindouf, Hassi-Beïda et Beni-Ounif, combats qui auraient pu être évités s'il n'avait pas été tenu compte des complexes de supériorité politique, de grandeur et autres considérations, je dédie ce livre aux victimes qui étaient naguère l'élite de notre Armée Nationale Populaire et parmi elles à mon fils Hachani Boubekeur-Essedik, ex-officier, membre du 7<sup>ème</sup> Sous-Groupement, 1ère Région Militaire, pour lequel j'écris ce recueil de poèmes bien que je ne sois pas poète ni que je nourrisse la prétention de le devenir. Néanmoins, ce sont mes sentiments paternels qui produisent ce que j'écris ici avec des larmes brûlantes du feu dans lequel je me débats.

Je dédie ce livre à toi, mon fils, et à tes compagnons du paradis pour éterniser votre souvenir dans l'Histoire et au fond de ma pensée jusqu'à mon dernier souffle. Je le dédie aussi à tes anciens compagnons dans l'armée nationale populaire, ceux qui vivent encore, afin qu'ils sachent que le sympathique « Bob » comme ils te surnommaient, ne sera jamais, au grand jamais oublié et qu'il restera toujours vivant dans la pensée de son père.

[3]

Lettre au Paradis  
et la  
**PRESSE NATIONALE**



[4]

## EL-DJEICH, juillet 1965 No 17

*Traduit par l'auteur de l'Arabe au Français.*

« LETTRE AU PARADIS », c'est le livre où son auteur veut éterniser la mémoire de son fils, le jeune officier mort glorieusement pendant les regrettables événements qui se sont déroulés aux frontières algéro-marocaines.

Ce père du chahid n'a pas manqué de donner cours à ses sentiments de tendresse, liant son deuil à ses larmes dans plusieurs poèmes dont chacun d'eux est précédé d'une préface expliquant tout son état d'âme disant notamment : « si la chance me sourit vous lirez ce livre » etc.. (Voir la préface de l'auteur.) Un autre poème est écrit par l'un des compagnons du chahid sous le titre « LES ÉTERNELS » (Voir la préface.)

Cet élan du père du chahid, HACHANI BRAHIM envers son fils et compagnon de lutte, car même s'il n'était pas son fils il lui était suffisant qu'il soit son compagnon, est une action méritoire traduisant avec fidélité la réalité douloureuse du père martyrisé.

Cet acte considéré comme positif a son importance dans l'ensemble des essais, des recherches individuelles et des enregistrements historiques, tâche qui demeure une dette incombant aux vivants, une dette envers ceux qui se sont sacrifiés par ce pays, et un héritage dont nous n'avons pas le droit de priver les générations à venir pour la connaissance de l'histoire de nos héros, ainsi que la longue liste de nos martyrs.

[5]

Quant à nous, nous encourageons ces efforts du genre de cette production, la première dans son genre, et nous souhaitons aussi, comme le souhaite l'auteur, une large diffusion afin que les Officiers,

les Sous-Officiers, Djounoud, compagnons et amis du chahid BOUBEKEUR dans le combat libérateur et la sauvegarde du territoire national, puissent prendre l'initiative pour enrichir le livre, compte tenu de leurs rapports avec le chahid.

## ECHAAB EN ARABE du 6 Août 1965

Commentaire par LAKHDAR ABDELKADER ESSAIHI. Traduit par l'auteur de l'arabe au français « **LETTRE AU PARADIS** »

Ce n'est pas de la plaisanterie, ni du jeu, ni de la rigolade, ni de l'humour, mais c'est le titre d'un livre, de volume moyen, contenant 80 pages. Cette œuvre est écrite par un père ayant le sens de la paternité, à la mémoire de son fils le dévoué, dévouement qui l'a guidé jusqu'au martyre.

Ce père est le frère et ami commun de la majorité des militants algériens. Quant au fils, c'est le jeune Fidaï, le Combattant, l'Officier et enfin le martyr de la bataille des frontières de l'Ouest, « BOUBEKEUR HACHANI ».

Les pages de « Lettre au Paradis » s'inspirent de la vie du martyr et de la souffrance du frère Hachani Brahim. [6] Les titres sont les suivants : AUX POÈTES, LES ÉVÉNEMENTS, TA NAISSANCE, TES ÉTUDES, TA JEUNESSE, LE FIDA, LE COMBAT, TON ANNIVERSAIRE, IMAGE, LA NUIT, LE JOUR, REPROCHE, EL ASNAM, TA FIANCEE, DE TA GRAND'MÈRE, DE TA MÈRE, DE TON FRÈRE DJAMEL, DE TON FRÈRE LAMINE, DE TON FRÈRE MOHAMMED, DE TON PÈRE, LE FEU, APRES TOI, CONCLUSION et L'INAUGURATION. Ce sont les titres des poèmes dont le Frère HACHANI a fait des (Torches) brillantes, ceux de ses sentiments, retraçant les étapes de son fils le Martyr. C'est l'image du contenu de ce livre.

Nous posons la question. Qui est-ce cet écrivain ? Es-ce un poète, ou bien un prosateur ? Le frère HA-CHANI Brahim n'a pas manqué au début de son livre de s'excuser auprès des poètes car tous ses amis savent qu'il n'est pas prosateur ; comment pourrait-il devenir du jour au

lendemain un poète exprimant avec beauté et sincérité ses profonds sentiments. Mais je trouve ses excuses plus raisonnables dans un de ses poèmes intitulé « REPROCHE » où il déclare : (Je trouve la consolation pour mon drame quand j'éternis BOUBEKEUR avec ma poésie sans rime.)

L'on constate ainsi que le frère HACHANI Brahim a un but clair : éterniser BOUBEKEUR et se consoler même avec une poésie sans rime. Est-ce que les poètes permettent-ils cela ?

En pleine rue Larbi Ben M'Hidi, après une absence de quelques mois, j'ai rencontré enfin le Frère HACHANI Brahim. Nous nous sommes serré la main chaleureusement et de suite il m'informa qu'il avait écrit un livre et qu'il avait demandé après moi depuis quelques temps ; j'étais très content, car j'ai pensé [7] qu'il allait me demander de l'aider soit pour la correction du livre, soit en le conseillant. Et voilà que j'ai été surpris au moment où il m'apprenait qu'il l'avait déjà imprimé et qu'il me dédicacerait deux livres : L'un en arabe, l'autre en français, j'ai accepté après l'avoir remercié puis nous nous sommes séparés en lui promettant que je lirai le livre avec l'attention d'un ami.

À partir de là une question s'est posée : Le livre a été imprimé sans doute dans des circonstances sentimentales pleines de sincérité et aussi sans aucun doute avec des idées nettes. Mais ces deux conditions ne peuvent être valables qu'à partir d'une base linguistique au moins correcte. Est-ce que le frère HACHANI Brahim a réussi ? à qui doit-on faire le reproche ? s'il n'a pas réussi, à qui doit-on faire le reproche ? Est-ce à l'écrivain ? Ou bien à l'éditeur qui a exploité la valeur du martyr et sa position au sein de ses amis dans notre armée sans tenir compte des exigences du langage et de la littérature ?

Le frère HACHANI Brahim dit dans le poème « APRÈS TOI » mes nuits, mes jours etc.. (Voir le poème « Après toi ». Techniquement et qualitativement ce poème paraît le plus beau parmi tous les autres dans tout le livre. Il nous montre la passion et l'admiration du père pour son fils le martyr, à un tel point que l'image de son fils est devenue une partie essentielle de sa vie.

Tout cela m'incite à tendre une main chaleureuse au frère Brahim pour son courage et sa loyauté telles que nous le lui reconnaissons pour sa qualité morale authentique, entre autres, la franchise dans l'expression, le respect des devoirs et la continuité dans les [8]

principes. Tout ceci fait que je souhaite le rencontrer une autre fois d'autant plus qu'il est devenu un poète, un écrivain.

Tous ces faits ne mettent pas fin à la question (question de « Lettre au Paradis »). Le martyr comme tous ses frères martyrs de l'Algérie méritent davantage. Brahim Hachani veut éterniser son fils BOUBE-KEUR et nous nous posons la question : a-t-il réussi avec cette poésie dépourvue de rime ?

Il a tenté, et je souhaite qu'il continue ses tentatives littéraires car la poésie comme tous les beaux-arts n'a pas nécessairement besoin de culture et de connaissance mais de la sincérité dans les sentiments, de la richesse dans l'imagination et de la précision dans l'analyse des sentiments et des émotions. Le frère HACHANI Brahim n'est pas pauvre dans ce domaine. Je dis avec sincérité et confiance qu'il a pu plus d'une fois me troubler et faire couler mes larmes, à déchirer mon cœur et enfin à vivre un drame.

Pour cela j'attends une deuxième édition de « LETTRE AU PARADIS » pour me permettre de m'exprimer encore.

Cher lecteur, vivez quelques instants dans l'une des histoires pleine d'abnégation, de sincérité, de justice vécue par l'un des jeunes martyrs de l'Algérie, que Dieu aie leur âme.

[9]

## ALGER CE SOIR du 17 Août 1965

Nous avons à plusieurs reprises attiré l'attention de nos lecteurs sur cette page qui est la leur. Nous n'avons pas hésité à publier des œuvres qui n'avaient pour seul mérite que celui d'exprimer les sentiments, les états d'âme de jeunes, usant, pour s'exprimer, des divers moyens : la poésie, la peinture ou la chanson.

Dans bien des cas, ces « œuvres » prévalaient par la confiance que leurs auteurs mettaient en l'avenir de ce pays tout neuf, que leur livraient leurs aînés afin qu'ils le modèlent à leur idée, dans le respect des traditions ancestrales et conformément à notre optique révolutionnaire.

Dans la forme, ces œuvres prêtaient à discussion ; dans le fond elles étaient sans appel : c'est l'hymne à la liberté d'une jeunesse durement éprouvée, mais vivante et dont l'activité ne cesse de s'imposer. Ce sont les jeunes, sortis indemnes de la tourmente et dont le sentiment filial n'a d'égal que la tendresse que leur portent leurs parents.

Hélas ! Le revers de la médaille est poignant. Car nous savons que ce bonheur mérité est dû à ceux qui ne sont plus, ceux-là même qui ont laissé derrière eux une mère éplorée, un père à la légitime et solide fierté au cœur cependant débordant de tristesse ; des frères et des sœurs qui regrettent le disparu.

Aujourd'hui, un père de chahid évoque dans ces colonnes, la mémoire de son fils disparu. Ces quelques souvenirs sont d'une force d'évocation qui nous laissent pantois. La raison en est bien simple : car mieux [10] que l'œuvre d'un poète, cette œuvre est celle d'un père atteint dans sa chair.

Elle est intitulée « Lettre au Paradis »

Hachani Brahim pleure son fils Boubekour Oussedik ex-officier membre du 7<sup>ème</sup> sous-groupement de la première Région Militaire, tout le long des soixante-quatorze pages du recueil de poèmes. C'est la détresse d'un père envers son fils prématurément disparu. Rien n'est emphatique dans les termes employés » simples et directs. Hachani

Brahim raconte simplement les moments que son fils a vécus près de lui ou par-delà les frontières : à l'étranger ou en Algérie lorsqu'ils se battaient contre l'ennemi commun dans un pays déchiré où la chute d'un homme au combat était prétexte à l'annonce d'une funèbre nouvelle, démentie ou non par la suite des événements...

Ce père raconte tout simplement que le sort, sur dix enfants ne lui en conserva qu'un seul, à la veille de la guerre comme si ce garçon tant attendu ne fut né que pour remplir son devoir pour disparaître ensuite.

Il relate ses premiers soucis de la même manière que tous les pères du monde :

**« En effet le ciel a voulu que Boubekeur vive et qu'au sein de notre famille il croît petit à petit. Je commençais dès lors à penser comment l'élever, quelle sera son enfance, son adolescence... »**

Nous avons présenté au début du recueil l'atmosphère au sein de laquelle naquit l'enfant, avec les joies et les soucis dus à cette naissance. Hachani Brahim, sans prétendre à un rang parmi les poètes s'adresse [11] à ceux-ci en ces termes pour faire « pardonner » son audace.

**« Vous pardonnerez mon audace sans m'autoriser quand je pleure**

**« Le meilleur de mes fils**

**« Si j'empiète sur l'art de la poésie et si la rime est inexistante, je n'ai rien de Khansa.**

**« Elfe a pleuré un frère martyr et s'est aidée de poésie pour surmonter sa peine**

**« Moi je pleure mon fils. »**

Hachani Brahim poursuit ensuite la relation des faits ayant entraîné la mort de son fils mais comme si cette mort même n'était que le symbole d'une naissance dans un monde meilleur. L'auteur dans un

second poème traduit la joie éprouvée lorsque naquit Boubekeur en ce 11 juin 1940.

**« Tu ouvris les yeux cette nuit-là et tu souris au matin content de vivre**

**« Ton sourire ce premier jour prédisait pour toi**

**« Une vie de grandes actions... »**

À mesure que les pages sont tournées, c'est tour à tour la joie et l'amertume, la foi et le désespoir, la confiance et l'incertitude qui transparaissent à travers les réactions de chacun des membres de la famille. L'auteur complaisamment dans la description de la douleur d'une mère, d'une grand-mère, d'un frère ou d'une sœur, semble vouloir puiser l'énergie nécessaire qui l'aidera à supporter son propre désespoir. Puis à mesure que le temps fait son œuvre, que les larmes [12] tarissent à force de couler, la réflexion reprend ses droits, la raison fait appel à la foi et fatalement naît du malheur quelque pensée philosophique véritable cri à l'abnégation totale :

**« Enfin je dis à mes frères et sœurs algériennes je leur dis ceci : nous sommes en même temps heureux et malheureux puisque nous avons procréé, éduqué, préparé, et offert à Dieu, à la Patrie, à l'Histoire, nous leur avons offert nos fils en échange du bonheur des générations à venir... Malheureux puisque nous avons été privés de nos fils. Nous avons été ceux qui après avoir planté des fleurs les ont perdues, soustraites par quelque magie au moment de les cueillir, de les sentir, de s'en assouvir... »**

Parmi les poèmes du recueil, il en est un plus que tout autre qui a retenu notre attention. C'est celui qui évoque l'auteur confronté avec lui-même, face à ses souvenirs, solitaire, dans une chambre obscure et qu'il a intitulé « La nuit » (Voir poème la nuit).

## EL MOUDJAHID du 22 Août 1965

Le souvenir est très souvent une des répliques du passé que l'on tente de conserver jalousement. Le temps qui passe use tout ce qu'il touche, et fait qu'un souvenir est concrétisé, rendu palpable. Lus par les générations présentes et futures, ces écrits ne constituent pas seulement une sorte de documentation historique, ils retracent en effet des faits historiques. Mais lorsqu'il s'agit d'un père qui tente, selon [13] ses moyens, parfois limités par une émotion trop grande, ou par une peine qui rebondit à chaque vers, et à travers les lignes, ce père qui envisage d'éterniser le souvenir d'un fils ravi trop tôt à sa tendresse, l'optique change. On ne peut refuser son indulgence à ce père meurtri qui chante sa douleur et sa peine. Ce père qui n'est pas précisément un poète, mais qui fait en sorte que ses moindres pensées, ses moindres sensations, soient un psaume à la mémoire de son héros. Celui qu'il a offert sans conditions à une Algérie meurtrie, que son sacrifice a rendue heureuse. Boubekour tombé au champ d'honneur lors des affrontements algéro-marocains, est mort en héros. Djoundi de l'Armée de Libération Nationale, il se sentait investi d'une mission, il le disait de son vivant : libérer son pays n'est pas une fin en soi, il faut lui assurer un avenir meilleur.

La douleur ne consiste pas à se lamenter et à attendre ce fatalisme de « suivre » le disparu dans l'espoir de le rejoindre dans l'au-delà ; une sorte de communion relie sans cesse ce père découragé, désespéré qui lutte, et ce fils dont la lutte héroïque reste dans la mémoire de tous ceux qui l'ont approché.

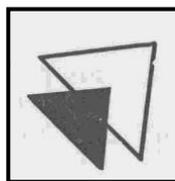
Égaré, resté seul face aux problèmes de la vie, ce père qui ne peut qu'avec difficulté, surmonter sa peine, s'adresse à un fils qu'il considère comme vivant encore !

Outre le souvenir de son fils qui le hante, Brahim Hachani adresse un vibrant hommage au Moudjahid d'hier, qui n'a pas cessé d'être celui d'aujourd'hui.

Oubliant sa douleur lorsqu'il pense à celle des autres, l'auteur célèbre à a fois la lutte de tout un peuple, [14] la lutte de ces valeureux combattants qui n'ont eu de répit qu'à la libération du pays et qui n'en

auront qu'à la consolidation de ses acquis, pour une édification solide dont l'issue n'est autre que le progrès.

« Dieu Tout Puissant, que Gloire soit avec nos Martyrs pour l'éternité, et que triomphe notre pays », devait conclure Brahim Hachani. Pour lui, la seule aide que l'on puisse lui apporter est de donner au souvenir de son fils et de ceux qui ont sacrifiés leur vie pour la patrie, une importance que nul ne leur a contestée. Panser ses blessures ne consiste pas à oublier, mais au contraire à éterniser un souvenir, au point de le rendre vivant.



[15]

**Lettre au Paradis**  
et la Presse Nationale

## PRÉFACE

[Retour à la table des matières](#)

Cher lecteur,

Si la chance me sourit et que vous lirez ce livre Je voudrais vous expliquer tout d'abord ce qui m'a amené à le traduire en français car il a été initialement écrit en arabe. La culture française a pendant un siècle et 32 ans dominé les esprits dans notre pays, dominé non dans le sens péjoratif car personne ne peut nier la richesse de cette langue et son apport à la science. Néanmoins, notre langue maternelle a souffert d'une proscription consciente et à dessein, de telle sorte que la jeunesse algérienne a tendance à lire plutôt le français que l'arabe. Ceci non parce que gagnée par la culture et l'instruction française et puisant dans celles-ci matière de vie.

Cher lecteur,

Je me présente à vous en toute simplicité. Je n'ai jamais été écrivain et n'ai pas élaboré le moindre article de journal et pour cela, je ne cherche nullement à paraître homme de lettres. La suite de cette entrée en matière vous édifiera d'ailleurs sur les mobiles qui m'ont poussé à écrire. Si ces premières lignes ne vous paraissent pas rebutantes vous saurez que ce livre est composé de poèmes écrits du fond du cœur de celui qui n'est ni poète, ni artiste, ni même possédant la moindre compétence en matière d'auteur.

[16]

C'est un père qui pleure son fils ou, avec plus de précision, un Algérien qui pleure avec l'ambition de traduire les sentiments de centaines de milliers d'Algériens et d'Algériennes ceux qui ont sacrifié les meilleurs de leurs enfants pour la patrie. Cette partie de leur chair qu'ils ont offerte à la nation et dont le sang versé a été l'eau qui a fait renaître l'Algérie jusqu'alors ensevelie. Un père qui pleure ceux dont les muscles d'acier ont été les fondations mêmes du grand édifice destiné aux générations futures, ceux dont les âmes rendues à Dieu étaient la preuve la plus pure d'un sacrifice pour le bien-être de tout un peuple, ceux à qui Dieu a donné la vie éternelle et dont « on ne peut dire qu'ils sont parmi les morts... »

« Ne dites pas mourir, dites vivre croyez-moi ».

V. Hugo.

Cher lecteur,

Vous pleurerez avec moi si vous êtes sensible ou bien vous rirez. Vous verrez peut-être dans ce livre de la prétention ou de l'audace ; ceci est votre droit le plus absolu, seulement je voudrai que vous sachiez le pourquoi de ce livre et du débordement de ces sentiments, la raison de ce deuil profond, de cette amertume, de cette nuit obscure dans la vie d'un père algérien douloureusement éprouvé...

Je me suis marié jeune et j'ai eu neuf enfants : cinq garçons et quatre filles mais le destin a voulu que tous meurent les uns après les autres, leur âge variant entre six mois et un an.

Ce fut alors que naquit Boubekour le onze juin 1945 ; j'étais dans l'armée française et il ne me restait que deux mois pour terminer le service militaire. [17] Depuis cet instant, je craignais pour la vie de mon fils. J'avais, pendant toute une année, le pressentiment qu'il allait rejoindre ses frères et sœurs morts tous en bas âge, mais voilà que cette fois-ci le destin voulut guérir mes blessures.

En effet, le ciel a voulu que Boubekour vive et qu'au sein de notre famille il croisse petit à petit. Je commençais dès lors à penser comment l'élever ? Je me posais des questions quant aux moyens à employer pour

que mon fils devienne un homme au service de son pays, de sa religion, un homme au service de sa société, de sa famille.

Mon idée n'était point que mon fils devienne, Cher lecteur, un homme parfait, sans défaut aucun, ceci est impossible de part la nature même de l'homme. Je ne voulus point en faire non plus l'homme de Diogène ; seulement j'avais là des espoirs, des perspectives que je voulais atteindre.

Les choses se passaient bien. Je commençais dès lors à faire tout mon possible pour parvenir à ce que je m'étais juré d'atteindre. Mon fils est resté ainsi pendant vingt ans près de moi, ne me quittant que pour se rendre à l'école. Nous étions ensemble la nuit, le jour ; au cours de mes voyages il m'accompagnait depuis sa huitième année. Bref ! l'on pouvait dire que mon fils était aussi un ami pour moi et qui remplaçait bon nombre de mes amis.

Après qu'il eut quitté l'école, j'avais dans l'esprit de lui faire suivre une éducation professionnelle. Seulement, de peur qu'il s'éloigne de moi, j'ai décidé qu'il reste avec moi jusqu'à ce que l'un de nous meure. Puis, je le pris avec moi dans le commerce et il [18] activa en ma compagnie malgré son jeune âge. Il avait quatorze ans et nous avons vécu riant et plaisantant ensemble comme des camarades non comme père et fils jusqu'aux premières lueurs de l'aube révolutionnaire.

Boubekeur y participa comme Fidaï<sup>1</sup> toujours avec moi dans la ville de Constantine jusqu'en 1956 date à laquelle je rejoignis la Résistance le laissant en ville mais il ne put en rester là et il ne fut tranquille qu'après m'avoir rejoint.

Je fus un jour blessé au cours d'un engagement qui eut lieu à Zekrana, en Wilaya II, dans le Nord-constantinois ; Boubekeur, loin de l'endroit où je fus conduit après l'accrochage, fut averti de ce qui m'était arrivé et vint à moi au moment où la plupart des combattants croyaient ferme que j'étais mort. Il s'approcha de moi et prononça d'une voix douce le mot « papa ». Je revins alors à moi après un coma qui, m'a-t-on dit, dura trois jours.

Pendant trois mois, je ne pus prendre contact avec lui tant les combats qui se multipliaient redoublaient de violence. Ceci se passait

---

<sup>1</sup> Combattant non revêtu de la tenue et qui agit en ville.

en 1957. Je reçus alors l'ordre du Haut-Commandement de rejoindre la Tunisie afin de soigner mes blessures et là, j'appris que mon fils Boubekeur était mort. Plus tard, on lui apprenait lui aussi que, voulant traverser la frontière algéro-tunisienne et ses barrages électrifiés je trouvais la mort.

[19]

Il essaya par tous les moyens de rejoindre la Tunisie dans une compagnie qui devait ramener pour les maquis des armes en provenance de l'étranger et transitant par Tunis.

J'ai su tout cela alors que j'étais convalescent à l'hôpital Essadiquia à Tunis et, un jour que j'étais assoupi, je fus réveillé par la même voix qui me tira de l'évanouissement dans lequel j'ai plongé après ma blessure au maquis : « papa ». Oh ! combien cette parole restera éternelle dans mon être...

Ici, Cher lecteur, je vous convie à vivre cette coïncidence, cette période de la vie d'un père déchiré par la séparation et dont la mort du fils a fini d'anéantir en lui toutes ressources de dynamisme.

Quelques temps après, mon fils reprit le chemin du retour et pénétra en Algérie transportant, en compagnie de ses frères, les munitions et les armes nécessaires au combat des héros de l'Armée de Libération. Il n'avait, à cette époque, que dix-sept ans. Une année entière s'est écoulée et je n'avais reçu aucune nouvelle de lui, mais un jour de 1959 il revint une nouvelle fois en Tunisie après avoir traversé plein d'enthousiasme la ligne électrifiée. De nombreux frères y avaient péri. Il ne rentra en Algérie qu'après le cessez-le-feu. Des divergences existaient alors entre l'Armée de Libération se trouvant dans les maquis frontaliers et le gouvernement provisoire de la République Algérienne. Pendant cette période, les nouvelles ont beaucoup couru annonçant la mort de mon fils. J'ai commencé d'effectuer des recherches pour retrouver sa trace. Sa mère était avec moi quand nous visitions les régions d'Aïn-Beïda, de Meskina, de Tébessa et de Souk-Ahras dans l'Est Algérien. Nous [20] l'avons enfin retrouvé à Sedrata et, notre espoir revenu, nous étions réellement heureux, comment ne le serions-nous pas puisqu'il était de nouveau parmi nous et que notre vie sans lui ne pouvait pas avoir sa raison d'être.

Nous avons passé une nuit entière avec lui dans un casernement de l'Armée de Libération Nationale et j'ai commencé à envisager pour lui et pour nous un programme d'avenir dans le cadre de notre vie nouvelle. Je lui ai demandé, entre autres, de se faire démobiliser, ce qu'il a refusé catégoriquement. Je me souviens encore des arguments qu'il défendait durant notre conversation. Il me disait « Père, j'ai encore une mission à remplir, je m'en sens responsable devant tous les membres de notre armée. Ceux qui sont partis, étaient les meilleurs et ceux qui vivent encore doivent rester leurs continuateurs. » Il insista : « Je redis les continuateurs qui étaient l'armée des maquis, l'armée de 1954 à 1962 et non les « marsiens » de 1962 <sup>2</sup> ». Il conclua par ces mots : « Père ! j'ai une mission et je dois l'accomplir même si je dois laisser ma vie ».

Quelques temps après, il fut muté dans la garnison de Cherchell en tant qu'officier, puis à Orléansville comme Secrétaire Général dans le 7<sup>ème</sup> Sous-Groupement de la 1<sup>ère</sup> Région Militaire. Nous nous rendions mutuellement visite. Puis vint l'Aïd-Esseghir, première fête dans l'indépendance que nous avons décidé de passer tous ensemble à Constantine en famille et parmi les amis.

[21]

Trois jours après la fête, alors que nous étions encore à Constantine parmi les nôtres, il m'annonça qu'il voulait se marier ; il voulait épouser une jeune fille de famille très respectable qui avait participé et activé dans la Révolution, sacrifiant un de ses fils « E<sup>l</sup>-Bachir », enfant semblable à tous ceux dont l'Algérie peut être fière. Je demande au père la main de la jeune fille en question. Ma joie était grande en le voyant accepter le mariage de nos enfants.

Deux mois après, nous célébrions les fiançailles. Dès cet instant, je n'ai jamais eu de repos car il fallait préparer l'événement, le jour du mariage et c'est alors que j'ai eu le bonheur de choisir ce jour qui coïncidait avec le jour le plus historique pour l'Algérie, le 1<sup>er</sup> Novembre.

De cette manière, j'espérais fêter deux événements en un seul jour : la fête nationale algérienne et le mariage de mon fils. Hélas, le destin a

---

<sup>2</sup> 19 mars 1962 : date de la signature du cessez-le-feu en Algérie.

imposé sa volonté, il m'a ôté tous mes espoirs de bonheur, de tranquillité, de repos.

Vint la fête de mon pays mais c'est précisément *es* jour que choisissait la mort pour emporter mon fils, plutôt le jour qu'a choisi Dieu pour le rappeler à lui.

Et c'est ainsi, Cher lecteur, que commença et finit la vie d'un Algérien, un parmi le million et demi de martyrs. C'est ainsi également que j'ai passé la moitié de ma vie.

Ah ! si je n'avais jamais procréé, cela m'aurait évité de souffrir du malheur soudain de perdre un fils qui durant six années de guerre a fait face aux balles de l'ennemi et qui aurait pu rencontrer la mort à la suite d'une grave blessure au-dessus du cœur ou ne pas survivre à une opération chirurgicale [22] Mais, ironie du sort, le voilà mort d'une balle arabe, une balle maghrébine, africaine.

Enfin ! je dis à mes frères algériens et sœurs algériennes, je leur dis ceci : nous sommes en même temps heureux et malheureux. Heureux puisque nous avons procréé, éduqué, préparé et offert à Dieu, à la Patrie, à l'Histoire, nous leur avons offert nos fils en échange du bonheur des générations à venir, nous avons offert leur sang, ce sang qui fut l'encre d'or avec laquelle des pages d'héroïsme, de sacrifices et de gloire ont été écrites.

Malheureux puisque nous avons été privés, oui privés de voir nos fils, hommes dans la fleur de l'âge. Nous avons été ceux qui, après avoir planté des fleurs les ont perdues au moment de les cueillir, de les humer, de s'en assouvir.

Nous serons patients.

Heureux le pays qui vous donna le jour

Vous les martyrs

Qui aurez du bon temps

Au Paradis.

[23]

## Boubekeur

[Retour à la table des matières](#)

Salut à toi... Salut à tes frères vertueux... Salut à ton Algérie généreuse et puissante pour laquelle tu n'as cessé de rêver et d'œuvrer...

Que le Paradis soit pour toi et pour tous les Moudjahidines, la paisible et éternelle demeure. Car enfin, ta jeunesse sacrifiée et le don de ta vie à la Patrie n'ont pas été vains.

Ton souvenir, au fil des années restera vivant parmi nous et sera le symbole du sacrifice qui guidera notre vaillante jeunesse pour arracher de nouvelles conquêtes.

Ton père, ô toi qui représentais la somme de ses espoirs, qui étais toute sa vie, ce père bon et affectueux, puise sa consolation en se résignant à la volonté divine.

Le choc de ta disparition n'a point ébranlé ce père, qui, imperturbable, continue à suivre par la pensée, tes randonnées à travers les chaînes de l'Atlas et tes longues et difficiles marches par les sentiers escarpés.

Si jeune encore, tu as arrosé les vallons de ton sang pur et généreux, ce sang arabe, bouillonnant d'ardeur et pour les vêtir d'une belle parure à l'aube du printemps de notre indépendance.

[24]

Mais ce père stoïque n'a pu t'oublier. Et pour exhumer ton passé, immortaliser tes sacrifices et rendre ton souvenir éternel, il a laissé libre cours à ses sentiments en composant un modeste recueil à ton intention. Comment aurait-il pu faire autrement pour calmer sa douleur et se consoler de ta perte.

Boubekeur ! Tu es encore vivant parmi nous ; tu remplis notre cœur et nos occupations. Tu as droit, ainsi que tous tes frères à tous les égards, car vous nous avez permis de respirer librement...

De marcher la tête haute...

Et de prendre avec conviction et confiance, le chemin de la liberté...

Et de la paix...

Dors en paix, Boubekeur !...

Ton souvenir, désormais, se confond avec cet étendard que brandit notre peuple en marche vers un nouveau destin...

Ton souvenir, désormais, se confond avec l'idéal d'un peuple libre qui aspire profondément au bonheur et à la paix.

**OUNISSI ZHOR.**

[25]

## Les Gardiens

**Dédié à Boubekeur, à son père et ses compagnons.**

Lentement, un à un, ils hissèrent  
Les murs d'or et de feu  
    Dès les premières saisons de leur arrivée,  
La tour devint atelier modeste,  
Embryon de laboratoire,  
Complexe de la révolution à présent  
Le roseau flûte, le tronc d'un cèdre ou d'un bouleau  
Barque à son berceau  
    Notre flotte à présent couronne nos côtes,  
La rivière toujours pâle et convoitée songe au fleuve ;  
    Pour donner la seule récolte, riche fille  
    Des paysans, les plaines s'allièrent ;  
        Après la métamorphose des tribus,  
Les villes adolescentes  
    Se concertèrent pour préparer la seule floraison,  
    Dignité du travailleur patriote.  
        Le monde abordait de mieux en mieux,  
Sous les gels, sous l'orage  
Les vastes îles des œuvres que la clarté protège.  
    Tout convergeait, tout exigeait le faste profond  
Des fleurs et des fruits.  
    Et le vieux torturé, naïf, crut un moment

À la révélation des rivages,  
À leurs rythmes permanents,  
Quand l'ombre-montagne d'un démon déferla  
Sur lui, sur un de ses flancs, et le fracassa,

[26]

Le défonça !

Un cri jaillit, une angoisse grouilla et une colère

Puis après une plainte, comme un cyprès,

Pullula !

L'aveugle, la marionnette préfère la folie

Opte pour la catastrophe, impose l'épopée !

Le déluge revient par la piste des hommes libres,  
Ils complotent les cruels !

Que de pays seront abîme de soufre pour l'enfance

Et de neiges pour la jeunesse

Et de fauves pour leur famille !

Que de pays le cauchemar habitera, déchirera

Mais sans jamais déraciner jusqu'au dernier

Les vergers de leur mépris

Et les ruches impitoyables de leur refus,

Sans jamais les offrir pour longtemps

Aux crachats des atroces pantins,

Car l'arc-en-ciel le traquera

L'aube le bannira

L'aube sans un venin, sans un corbeau !

L'aube algérienne !

Quelques semaines après la défaite et les obsèques  
Joyeuses, étrangement mémorables du cauchemar,  
Les enfants un à un, lentement reprirent  
Le chemin sanglant de leurs pères  
Les gardiens vieillis, en sang, dispersés  
Pour un moment  
Ils leur héritèrent le gouvernail  
Puis méditèrent le temps nécessaire.  
    Les vestiges de l'automne,  
    Les creusets rouges de l'hiver,  
Et les luths renaissant parmi les clameurs du matin  
[27]  
    Diront confusément les liens qui les unissent  
À l'usine, à l'orchestre immortels  
Des êtres et des choses.  
Et les gardiens remonteront tous, fertiles et légers  
Parfois en deuil

    Vers les foyers où le travail fonde,  
Approfondit, défend la fête des hommes  
L'Indestructible criblé de blessures  
Et qui multiplie ses tours  
Où les vagues de la délivrance ensoleillent  
Le peuple au fond de ses pouvoirs plus calmes  
Inaccessibles aux jeux des sauvages.

**1957-1965 : L'Officier M'Hamed AOUNE**

[28]

## Salut au 1<sup>er</sup> Novembre 65

**Je dédie, à l'occasion du XI<sup>e</sup> anniversaire de notre glorieuse révolution, ce chant au Premier Novembre, ce jour qui restera éternel comme l'éternité de la Terre et des Cieux, ainsi qu'à tous les martyrs de la cause algérienne.**

**Je le dédie aussi à l'occasion de la deuxième édition de ma « Lettre au Paradis » et enfin à l'occasion du 2<sup>ème</sup> anniversaire de la mort de mon fils.**

Grâce à Dieu le Tout-Puissant  
La poudre du vrai à surgi,  
Les lions du peuple l'ont glorifiée,  
Avec joie les femmes ont chanté  
Et leur chant dépassa les frontières  
Hommage aux groupes qui ont fait de toi  
Le jour éternel.

Tout un peuple t'a élu, lui qui longtemps  
Affronta la fureur du fer et du feu ;  
O Novembre Premier soit à jamais lumière  
Dont les générations a venir seront piliers ;  
Tu es aussi le soleil de notre excellence  
Eclairant à jamais l'Afrique et le Maghreb,  
Tu as été le phare au service des peuples  
Longuement écrasés d'esclavage.

Ton explosion a fait trembler la base des bourreaux,  
Du sacrifice naquit ta doctrine  
Principe d'une armée dont l'Orient fut son feu.  
Premier Novembre es-tu donc proférant

[29]

Prophétie : Notre droit à l'immortalité ?  
N'es-tu aussi ce cri de la loi face  
A ceux qui se leurraient de prolonger leur règne  
Ignorant les hauts faits d'un peuple victorieux  
De Byzance et de Rome, origines du mal également

Tu délivras patrimoine des pionniers intrépides  
Laisant aux héritiers la mission d'affranchir  
Fidèles héritiers du grand poète qui a dit  
« L'honneur n'est sain et sauf  
Que dans le sang baigné »  
Le peuple à ton appel répondit,  
Offrande tout son vivre,  
Fleuve rouge il brisa les digues du malheur.

Nous te saluons, Jour, au nom du peuple  
Et de son armée  
Alliés réalisant liberté du Pays  
Et en toi la fête impérissable nous célébrons  
Celle aussi de l'édification.

Dieu est Grand, Gloire à nos Martyrs,  
Que la victoire accompagne  
La Révolution de notre Patrie.

[30]

## Aux Éternels

Je dis ces lignes en prose à l'occasion de ce livre qui vient d'être terminé et qui a pour titre : « Lettre au Paradis ». Ce livre où l'auteur retrace la vie d'un martyr du combat sacré qui s'est déroulé en fin d'année 1953 le long de nos frontières limitrophes du Maroc. Le martyr est digne de ce livre qui éternise son souvenir car il était l'un des meilleurs de nos jeunes révolutionnaires. Ces jeunes qui n'ont jamais manqué de se jeter corps et âme pour la défense des libertés et celle du pays. Ils ont toujours continué du même élan et avec la même foi, de construire sur des bases saines et solides, à l'image du peuple algérien combattant, une société viable. Ce jeune s'est sacrifié en même temps que d'autres pour que vive notre nation longtemps bafouée par le colonialisme français.

Fils de Hachani Brahim, Boubekeur s'enrôla tôt dans les rangs de l'Armée de Libération Nationale rejoignant son père qui l'y avait précédé. Il combattit avec ses frères dans plusieurs régions jusqu'au jour où il devint responsable dans une unité combattante. Malgré son jeune âge, il acquit la confiance et l'estime de ses frères soldats et de ses responsables.

Il était de l'armée algérienne et se distinguait par son sens aigu de l'organisation, par sa discipline, son activité, son courage, sa sincérité, sa patience et sa résistance. Boubekeur était, cher lecteur, aimé non seulement pour son courage de combattant mais aussi pour sa bonne moralité, ses qualités d'homme sociable et pour son nationalisme réaliste. Il échappa plusieurs [31] fois à la mort et put assister au jour de l'Indépendance malgré les meurtrières batailles auxquelles il participa. Il aspirait à célébrer la joie d'une vie meilleure. En effet, il la célébrait mais dans un climat tendu.

Les jours se succédèrent, Boubekeur attendait, anxieux, une aube nouvelle où il pourrait, comme tous ceux qui aspirent à la vie, prendre sa part de bonheur.

Mais les alliés du mal, les ennemis de l'humanité, ne laissèrent point la voie libre aux aspirations saines des combattants sincères. Ils déclarèrent la guerre aux frontières. Une voix pathétique et grave s'éleva dans le pays : « En avant, jeunes patriotes ! Repoussez les agresseurs ! ».

Boubekeur éleva haut l'étendard du 45ème bataillon et le conduisit, enthousiaste comme jamais, sur les lieux de la bataille. Là, ses soldats et lui-même rencontrèrent l'ennemi et combattirent. La bataille fut gagnée et la guerre prit fin le jour même où le révolutionnaire Boubekeur mourut.

Son père, fier citoyen, a écrit ce recueil de poèmes pour consoler son cœur débordant de douleur.

Il l'a écrit afin de garder toujours vivant le souvenir de son fils combattant et de tous les autres héros obscurs dont on ne parle jamais.

En effet, nos écrivains et nos poètes ont arrêté d'écrire dès le cessez-le-feu et sont rentrés dans la vie normale sans avoir dit un seul mot sur la Révolution et ceux qui la firent. Accepte, frère Boubekeur, ce poème en souvenir de ceux qui pensent à toi et aussi comme blâme à ceux qui t'ont oublié.

[32]

Aux qualités qui t'animaient ne se trouve nul langage  
 Pouvant en ce monde comme un luth les chanter.  
 Boubekeur, très tôt notre ennemi t'a redouté,  
 De patience et d'efforts tu l'as vaincu,  
 Claires comme faisceaux de flammes tes actions  
 Renommées dans les Tells et les montagnes ;  
 Tu t'offrais à la terre des ancêtres  
 Comment dans ses frontières  
 Un peuple peut-il t'ignorer ?  
 Voici Hassi-Beïda avec ses soldats aguerris,  
 Le chant des fusils les enveloppe,

Celui des canons les couvre  
Aux ténèbres les obus donnent visages,  
Des cadavres l'édifice de la vie surgissait,  
Offrande de l'Eden aux cibles de la bombe ;  
Et bienvenue à la nuit, pont de la vie.  
O quel jour de désert t'a voilé ton éveil ;  
A l'ombre de palais et de jardins en fleurs tu vécus,  
Phase de randonnées à travers monts et plaines  
Puis tu préféras au fond de Hassi-Beïda t'endormir.  
Salut à l'âme qui unifia nos espoirs,  
Que la paix, ensemble d'éternels, enfin vous veille.  
Dors sous un firmament de roses  
Avec nos héros immortels.  
Le jour qui nous a séparés  
Avait goût de poudre  
Mais la vie vers ses hauteurs nous appela,  
J'ai dit ainsi que mes frères : « Nous voici à Hassi-Beïda  
Venus comme des lions ».  
Salut à l'âme qui unifia à nos espoirs,  
Que la paix, ensemble d'éternels, enfin vous veille.

[33]

Maintenant, cher lecteur, je vous présente les poèmes écrits à la mémoire de mon fils.

N'étant pas poète en arabe, encore moins en français, pour moi la rime est inexistante. Je me permets donc de vous soumettre le fruit d'un arbre rongé par le feu.

**Tout être possède des qualités et des défauts, un côté faible et un côté fort. L'une des qualités essentielles de l'homme, est celle de reconnaître ses faiblesses sans complexes.**

**Pour cette raison, je m'adresse aux poètes pour leur expliquer mon drame à défaut de leur faire partager ma peine.**

## Aux Poètes

Salut à vous O poètes arabes,  
Depuis Keïs jusqu'à Zakaria,  
Génie de la poésie.  
Paix sur vous les morts et hommage  
À ce que vous avez éternisé,  
Vous les vivants.  
En des pays asservis par d'aveugles colonisateurs  
Vous nous avez élaboré les hymnes,  
Vous avez propulsé les sentiments des peuples  
Transformés en volcans contre la présence  
Des oppresseurs  
Les jeunes ont rythmé vos poèmes  
Vous avez composé des hymnes permanents  
Qu'en tout pays ont écouté avec recueillement  
[34]  
De grands hommes,  
Vous avez perpétué les souvenirs  
D'heures et de malheurs  
Et consolé  
Et construit des œuvres qui éduquent  
Les masses aspirant à votre art magnifique,

Vous avez embelli tant de fêtes  
Par vos poèmes circonstanciels  
Vous étiez ces porteurs de flammes lumineuses  
Nous saluons vos énergies créatrices de poèmes,

Fonction de poètes.

Que votre inspiration et votre esprit s'épanouissent  
Sources de vos chants de grandeur  
Me voici abordant un art qui ne me promet  
Ni chamelle ni chameau  
Et auquel ne me lient que les sentiments et les larmes  
Si la nature du poète est de noblesse de même  
Par le deuil et les pleurs les pères  
Pardonnez parmi vous mon intrusion audacieuse  
Pour pleurer Boubekour le meilleur de mes fils  
Si j'attente aux lois sacrés de la poésie  
Foulant rimes et prosodie  
Sachez que je ne suis nullement El-Khansa  
Elle aussi a pleuré un frère martyr de la cause du Natal  
Poésie et pleurs l'apaisaient  
Quant à moi j'entreprends une oraison funèbre  
En mémoire d'un combattant de la Patrie  
Encore une fois pardonnez à l'un de vos élèves  
Qui apprend l'art des poètes du sensible.

[35]

## Les Evénements

Est-ce un rêve que nous vivons ou bien  
Réalité la guerre en  
Algérie c'est ce qu'annoncent les radios.  
La presse lance des manchettes d'alarme, impossible  
Une guerre entre frères.  
Non ! l'Algérie sort à peine d'un feu  
de sept ans et demi  
La pierre même a fondu.  
Notre peuple a supporté l'extrême des séquelles, il  
Evita les divisions avec exemplaire résistance,  
En juin de l'année 62, son sang s'arrêta de couler  
Et nul ne se doutait que l'avion reviendrait bombarder.  
A grands flots notre sang aux frontières  
Recoulait un jour du mois d'octobre, le dix huit  
Sang de frères que lient la religion,  
L'Histoire, les coutumes  
Et tant d'autres liens.  
Des voix s'élevèrent en Algérie « Défendez Hassi-Beïda  
Terre des ancêtres de fierté. »  
Volontaire, tout le peuple l'était, les villages  
Et les villes se mobilisaient.  
Tu étais, Boubekour, à Lasnam ainsi que tes frères de  
l'Armée des miracles.  
Le 21 octobre tu accompagnais

les volontaires vers Béchar

Lieu de l'offensive.

Tu revenais plus tard à Lasnam et je fus content quand

Tu m'avisais de ton retour sain et sauf.

Vaincu par mes sentiments,

Je te conseillais la prudence

Craignant malheur.

[36]

Ta réponse était comme à l'accoutumée

« Père ! tout est écrit dans la vie.

Et s'il m'arrivait quelque chose, je prie Dieu

Qu'il te donne longue vie

Pour que tu veilles sur les nôtres

N'aie crainte, père, nous nous reverrons d'ici peu »

Et ce fut la dernière fois

Que ton murmure parvenait à moi

Par téléphone et il me laissa des souvenirs douloureux.

Le 27 octobre au matin,

Sonna le téléphone, on m'informa

De ton départ pour la Saoura

C'est ton ami « Moustache »,

Compagnon maquisard durant trois

Ans qui m'informa : « il est parti

À la tête d'un bataillon appuyer les fiers soldats. »

Il voulait te rejoindre là-bas car, disait-il,

L'endroit sans toi devenait un enfer.

Pauvre « Moustache » n'a pas pu te rejoindre *car* tu

Disparus le long de nos frontières

Tu partis, au lieu d'un autre, à la tête d'un bataillon  
Allant de Lasnam à Béchar.  
A sa place, tu t'es porté, Boubekour,  
Volontaire, réussissant  
À imposer à tes supérieurs ton départ vers la frontière.  
Arrivé à Béchar, tu étais désigné pour conduire une  
Compagnie accomplir sur le champ  
Une périlleuse mission.  
Tu fus, par avion, transporté vers Tindouf, décidé  
Tu l'étais, à exécuter les ordres à la lettre.  
Tu as marché avec tes soldats de nuit  
et en plein désert  
Supportant une extrême fatigue.  
Près de l'endroit désigné selon les ordres,  
Vous *avez* attendu  
Le lever du jour, profitant d'un court repos.  
[37]  
Tes frères et toi fûtes découverts  
Par des avions, l'ennemi  
Décida que tu rebrousserais chemin.  
Les chars intervinrent pour te faire replier  
Ta section lourde  
Riposta, battus les engins se replièrent  
Ils firent appel à l'artillerie,  
Ne pouvant accepter la défaite.  
Sous la pluie des obus, tu résistais longtemps.  
Tes soldats un à un te quittaient pour le ciel.  
Le silence se fit lourd et les chars peu à peu

Revenaient de nouveau pour vous réencercler.  
C'est alors qu'on t'a vu face touchant la terre  
Du sang rouge jaillissait, il venait de ton cou  
On prétend que blessé, tu fus fait prisonnier  
Mais personne n'affirma ni ne confirma ça  
Tu mourus le jour même où l'on devait fêter  
Ton mariage, mais il semble que tu aies préféré  
Voyager en compagnie des anges.  
Je commençais de m'imaginer le pire  
Un sens s'éveilla en moi m'annonçant le malheur  
Je pris le téléphone et appelai Lasnam  
En quête d'une nouvelle qui éteindrait ma brûlure.  
Plusieurs fois jusque après le 1er novembre  
Je communiquais avec tes responsables  
Qui m'ont tout caché  
Ils ont si bien caché qu'après tout je pensais  
Que tu étais sans doute, mon fils, toujours vivant  
Souvent, me dirent-il, tu leur avais écrit,  
Des djounoud t'avaient vu de retour de mission.  
En cela, ils n'ont fait qu'ajourner mes souffrances.  
Tous les matins suivants, j'attendais des nouvelles  
Comme qui verrait mirage même dans l'obscurité.  
Le 20 novembre 1962 le téléphone se mit à sonner  
De ta Région je pris contact  
Mais partout je n'ai trouvé que :  
[38]  
« Nous n'avons reçu aucune nouvelle ».  
Plus tard, je décidais de me rendre de nouveau à Blida

Pour avoir la vérité  
Quelles qu'en soient les circonstances.  
La pluie battait les murs de la première Région  
Militaire. Je me présente à la sentinelle.  
La sentinelle me dit : « Que veux-tu  
Par un temps pareil,  
Je pense que tu n'as rien à faire chez nous »  
Je lui dis vouloir, sur-le-champ, m'entretenir avec  
Le responsable de la 1ère Région Militaire.  
Étonné, il me répondit, menaçant : je vous prie,  
N'insistez pas, vous ne pourrez voir le responsable.  
Il était décidé de faire respecter sa consigne  
J'ai conçu qu'il était capable  
De commettre quelque erreur.  
Avec détermination, je m'explique : « écoute,  
Frère, je veux, au prix même de ma vie,  
Voir le responsable ».  
Il appuya sur un bouton de sonnette et de suite  
Apparut un officier autoritaire et sympathique.  
« Je suis le père de Boubekour, lui dis-je,  
Le connaissez-vous ?  
Il s'en fut à la frontière  
Allant de Lasnam pour la Résistance »  
Rapidement, l'officier s'excusa et m'introduisit dans  
Son bureau avec le respect qui caractérise ces frères.  
Assis je demande de suite  
Des nouvelles de mon fils  
Il m'écouta lui fournir tous les renseignements

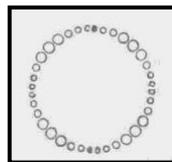
Puis appela sans tarder, par téléphone, les services  
De recherches.  
Il s'excusa et sortit me demandant  
De l'attendre un moment.  
J'espérais qu'il revînt avec l'incroyable.  
Comme dans une cage, je reste seul, dans son bureau.  
[39]  
J'allume une cigarette pour calmer mes nerfs.  
Vingt minutes durant, qui m'ont semblé des mois,  
Des années mêmes, je les passe  
La gorge serrée comme un assoiffé  
Craignant le retour de l'officier, les mains vides.  
Il vint enfin les traits crispés, l'œil fixe.  
Nos regards se croisent et un grave silence  
S'instaura.  
Tous mes muscles étaient gelés  
Mon fils est-mort, réponds-moi ?  
Son visage se crispa davantage  
Trahissant beaucoup de douleur.  
Un instant après, il me dit :  
Mes profondes condoléances  
Pour la mort de notre fils Boubekeur,  
Officier du Paradis.  
Après un lourd silence, je demandai quand même  
Les circonstances de la mort de mon fils.  
Ce sent des officiers de retour de là-bas qui ont  
Informé la Région. Ils l'ont vu mourir.  
Patience, frère, me dit-il, c'est la volonté de Dieu.

Donne courage à sa mère, à ses frères  
À surmonter ce malheur aidez-les  
Il m'a dit paroles consolatrices.  
Je le remercie pour ses sentiments de fraternité  
En sortant, j'explosai en sanglots, pleurant ta perte et  
Je pris de suite, la route Pour la capitale.  
C'est sous une pluie battante  
Que je pris le volant de ma voiture  
Roulant à 120 à l'heure.  
Pendant tout le trajet, j'ai pleuré  
Tarissant mes yeux de toutes leurs larmes.  
Arrivé chez nous, je leur dis tout.  
Ce ne fut qu'un cri  
Et le ciel même s'y associait.  
Nous pleurâmes toute la nuit et nos larmes  
[40]  
Auraient pu irriguer la terre la plus aride.  
Il me semblait que ta mère brûlait comme une torche.  
Je me suis évanoui plusieurs fois de douleur.  
Ta grand-mère se déchirait le visage  
Et je l'en empêche  
Lui disant : l'on ne lacère pas son visage  
Pour ceux qui ont  
Choisi de mourir dignement.  
Ta sœur Dalila a pleuré aussi,  
Finissant par ne plus avoir  
De larmes et fatigant son cœur.  
Ton frère Djamel, rentrant à 19 heures

Du labeur apprenait ta mort.  
Il explosa, comme tu l'as connu et n'en croyait rien.  
Il voulut se jeter dans le vide par la fenêtre.  
Après que je lui eus dit quelques paroles sages, il  
Se calma et pu supporter avec courage la douleur.  
Il vint avec moi quand je m'en fus chez ton oncle pour  
Lui annoncer ta mort ainsi qu'à ton frère Mohamed  
Lamine en congé chez lui.  
Ton oncle pleura mais ton frère s'évanouit et j'eus peur  
Que se renouvelle un autre malheur.  
Au retour, j'informais ton frère Mohamed  
Qui se joignit  
À nous avec sa femme. Quel malheur !  
Tes jeunes frères Abdelhamid, Samir et  
Yassine qui assistaient  
À nos lamentations n'y comprenaient  
Heureusement rien.  
Tantôt l'air étonné, tantôt jouant,  
Comme si rien d'imprévisible  
Ne s'était sur nous tous abattu.  
J'aurais tant voulu être comme eux  
À l'âge de l'inconscience  
Enfance écoutant les plaintes et les cris d'autrui  
Alors que certains brûlent sur des feux ardents.  
[41]  
Ah ! S'il savaient qu'en te perdant.  
C'est un père après moi  
Qu'ils ont perdu, ils ne se seraient

Pas même contents de pleurs  
Mais se seraient débarrassés de vivre.  
Toute la nuit et jusqu'au matin,  
Nous étions en famille à El-Biar  
À nous remémorer ta vie parmi nous.  
Vinrent le mercredi suivant la famille  
Et des amis de Constantine.  
De Batna et de Khenchela,  
Capitale des monts historiques.  
Ton oncle, ta tante et toute la famille  
De ta fiancée arrivèrent  
À la capitale épuisés d'avoir parcouru  
Des centaines de kilomètres.  
Ils te pleurèrent longuement  
Et s'étonnèrent beaucoup car  
Tu fus soustrait à eux comme une fleur.  
C'est alors que je commençais de penser  
À la vie après toi,  
Tes souvenirs se perpétuaient en moi, rouges  
A fondre toute chose  
Je refusais tantôt de croire en ta mort  
Et tantôt j'imaginai  
De faire revivre ta mémoire par un quelconque moyen.  
J'éterniserai ton souvenir par une lettre que j'adresse  
Au Paradis pour que tu la lises  
Ainsi que tes compagnons.  
Lettre chargée de mes pleurs  
Et que tu comprendras, toi, car

Maintenant, après toi, qui pourrait me comprendre.  
Tu resteras vivant à travers un livre lu  
Dans le pays que  
Tu as préféré à toutes choses, par tes actes grandioses.  
Tu es toujours vivant dans le Paradis mais il faut que  
[42]  
Tu saches ce que subit l'amour paternel.  
Et si je vis toujours et possède  
toutes mes facultés, c'est  
Parce que, à travers ma poésie sans rime,  
Je te vois revivre  
Et que je compte préserver la famille,  
Comme tu en acceptais  
Le principe après Dieu et la Patrie.  
N'aie crainte mon enfant,  
Ta famille sera préservée quelles  
Que soient les circonstances.  
Réponds vite à ma lettre, Boubekour,  
Je t'en promets une  
Autre avant ma mort.



[43]

**Dans ce poème, j'explique la vie de mon fils né en 1940 pendant la deuxième guerre mondiale. Il souriait à la vie cinq heures à peine dès sa naissance malgré le sang qui coulait à travers le monde. Il souriait aussi au moment de sa mort alors que son sang coulait. Extraordinaire coïncidence, mon fils naissait pendant une guerre et mourait dans une autre, souriant toujours dans les deux drames.**

Boubekeur, tu es l'aîné de mes fils et tout pour moi. Tu vins à la vie et ta naissance fut une joie. Car avant toi, neuf de tes frères ne purent survivre.

En pleine déclaration de guerre entre la France <sup>3</sup> et l'Allemagne tu vis le jour, guerre qui conduisit l'Allemagne dans un abîme.

## Ta Naissance

Tu naquis le 11 juin 1940,  
Nous ressentions, ta mère et moi  
Le vrai bonheur de vivre.  
Pendant que l'Italie et l'Allemagne  
Imposaient, eux aussi à l'Algérie  
Une guerre sans merci,  
Pendant que leurs avions lâchant des chapelets  
De bombes sur nos maisons  
Nous commandaient l'éclairage à la bougie.  
Dans cette ambiance trouble et tendue tu touchais  
Le sol algérien dans une chambre obscurcie.

---

<sup>3</sup> Septembre 1939 — Date à laquelle l'Allemagne déclarait la guerre à la France.

Tu ouvris les yeux cette nuit-là  
Et tu souriais au matin  
[44]  
Content de vivre.  
Ton sourire, ce premier jour, augurait pour toi  
Une vie de grandes actions.  
J'étais à Téliergma <sup>4</sup> servant dans l'Armée française  
Lorsqu'on m'informa de ta naissance.  
Je t'ai prénommé Boubekeur Essedik en souvenir  
De l'homme le plus prestigieux de l'Islam.  
Ce n'est qu'après avoir été libéré de l'Armée française,  
Deux mois après, que je pus te voir.  
Je t'ai trouvé dans ton berceau, bébé souriant déjà  
Et dans ton sourire beaucoup de questions.  
Tu semblais déjà me poser la question de ton avenir  
De ta vie...  
Tout en répondant à tes sourires, j'ai songé  
Doucement : tu compteras parmi les meilleurs  
Cependant, je me posais la question  
De savoir si Dieu te veillera (1) afin  
Que tu sois dans ma vie le réconfort espéré.

---

<sup>4</sup> *Téliergma* : village du sud-est algérien.

[45]

**Je retrace ici une étape de la vie de mon fils, son enfance, ses études. Pendant cette période, les circonstances ne lui ont pas permis de suivre ses études ni de s'habiller correctement en écolier, ni même d'être nourri normalement.**

## Tes Études

C'est à Khenchela, ville natale  
Que tu commenças tes études  
Il faisait beau, la nature souriait  
Tu restais là trois ans à étudier  
Entouré d'une affection toujours grandissante.  
Ton instituteur me disait : cet enfant très  
Intelligent mérite beaucoup d'attention.  
Plus tard, je fus, pour mes idées politiques,  
Expulsé de Khenchela pour Guelma.  
Là aussi je te fis admettre dans une école  
Tu t'y rendais pieds nus en plein hiver  
Le colonialisme en était la cause principale  
Notre peuple *n'en* pouvait plus...  
L'expulsion vint encore et je me rendais  
Cette fois à Batna, capitale des Aurès  
Et ville natale du glorieux Mostefa Ben Boulaïd,  
Pour la troisième fois, tu changeais d'école  
Mais tu n'étais que plus acharné car je te  
Voyais travailler nuit et jour et tu progressais  
Enfin, c'est à l'école Ali Khodja de Constantine

[46]

Que tu continuas tes études puisque en définitive

Je vins m'y installer.

Tout cela fit que tu n'as pu parfaire ton instruction

Et avancer puisque tu fréquentas

Successivement quatre

Etablissements scolaires et ce,

A cause du combat que j'ai dû mener

Pour que notre drapeau renaisse

Ne me reproche pas d'avoir été la cause

De ton échec en classe

C'était pour que vive la Patrie.

Toute ta vie tu as supporté à la suite de mes exils

Tant de privations et de souffrances

Mais, souriant et plein de volonté,

Tu engageais quand même

Le dur Combat de la vie.

Dieu te bénisse, Boubekour ! Toi seul pouvais

Dissiper de ma vie toutes mes souffrances.

[47]

**Je montre ici comment Boubekour commença avec moi la lutte pour la vie.**

**Le combat pour l'existence. Boubekour était conscient ; il était la conscience même, heureux de travailler à mes côtés.**

## Ta Jeunesse

Après que tu échouas dans tes études  
Je te pris avec moi dans le cycle du commerce.  
Tu devins mon compagnon,  
Je jouissais de ta présence  
Ton dynamisme augmentait la joie de mon cœur  
Ensemble, nous visitions les fermes en camion  
Cherchant bénéfice en pleine guerre,  
Plus d'une fois nous achetions des oranges sur pied  
Tu fus le conseiller et l'aide le meilleur  
Dans les marchés nous vendions  
Des primeurs avec peine.  
Avec moi tu participais à tout cela,  
Mon cœur plein de pitié se gonflait de larmes  
Que de fois notre voiture restait en panne sur la route  
Nous passions nos nuits à compter les étoiles.  
Nous décidâmes un jour d'orienter  
Notre commerce vers  
La vente des grains, tu fus pour moi  
D'une aide précieuse,  
Sur tes faibles épaules tu chargeais des quintaux de blé

[48]

Tout jeune et mon cœur en fondait  
Tu résistais avec courage sachant que tu seras,  
Dans la vie de ton père, d'un précieux secours  
Jusqu'à l'extrême limite tu t'es sacrifié  
Ignorant sciemment tout ce qu'ambitionnent les jeunes  
Tu perdais ta jeunesse sans tirer un profit  
Tu n'y trouvais que les privations et les fatigues ;  
Tu dépassais cette vie comme si tu savais  
Qu'un lieu t'attendait au Paradis  
Tu partis donc sans retour  
Profite mon grand ami du Paradis  
Puisque tu fus privé des fleurs de la jeunesse

[49]

**Ce poème est l'histoire résumée de la vie de mon fils Boubekeur pendant qu'il était Fidaï<sup>5</sup>. Je cite ici cette période car cette forme de combat joua un grand rôle dans la lutte de libération en Algérie. Le Fida est, sans aucun doute, une philosophie que devraient analyser et mettre en évidence les écrivains algériens. Il est une réalité, il a eu ses héros, ses champs d'action et sa place au sein du devenir.**

## LE FIDA

Le Premier Novembre, notre peuple se soulevait  
L'écho de sa voix se répercutait partout  
Notre jeunesse au carrefour cherchait avec impatience  
Les maquis de l'Armée de Libération,  
Rallye des jeunes...  
Elle voulait être le noyau d'une force qui sera  
La condition première de la lutte contre  
Un ennemi séculaire,  
Et participer à la libération du pays  
Dont il est un atome  
Volontaire pour la lutte  
Autre Ismaël au service du futur.  
Animée en profondeur notre jeunesse préférait alors  
S'enrôler dans les maquis plutôt que dans les villes

---

<sup>5</sup> Fidaï : Combattant obscur de la cause nationale durant la guerre d'Algérie. Son action défie l'ennemi et le surprend dans tous les secteurs.

[50]

Négligeant que malgré tout l'ennemi plein de calculs  
Stationnait dans les villes et les villages  
Ne se déplaçant qu'à l'ombre de ses avions ;  
Ne laisser nul répit à ceux qui se cloîtraient  
Dans leurs casernements devenait  
Devoir sacré pour chaque algérien  
Qui prouvait qu'en Algérie un peuple  
Par la diversité de ses moyens de lutte  
Détruirait Satan lui-même.  
Dans toutes les villes et villages  
Les groupes de fidaïs surgissaient  
Leurs armes étaient leur foi  
Tu étais, Boubekour, prêt à participer  
À la destruction de la tyrannie  
Ton âge dépassait à peine la quinzaine  
O habitant du Paradis.  
J'avais alors pour tâche d'organiser  
La cité Améziane <sup>6</sup>  
Dont je faisais un lieu de formation des combattants  
Un refuge sûr et une cache de provisions  
Pour nos héros sans peur.  
À ton insu je réalisais cela  
Non par crainte de toi mais pour toi très jeune alors  
Notre camion était toujours chargé  
De matières que tu ignorais

---

<sup>6</sup> Cité Améziane : Nom d'une cité aux alentours de Constantine. Maintenant cité des Martyrs.

Tu n'en savais même pas la destination  
Sur mes activités nulle question ne venait de ta part  
Car, à Cirta, tu agissais toi aussi  
[51]  
En compagnie d'autres adolescents héroïques  
Au sein des groupes du Fida tu activais  
Gardant peur toi seul le secret  
Ne te confiant qu'à toi-même  
Responsable du Fida, j'ignorais que tu faisais trembler  
L'ennemi, source du malheur,  
Lorsqu'un jour le front de Constantine  
Décida d'effrayer l'ennemi et ses loups  
Valets du despotisme.  
La ville entière, il était douze heures précises,  
Sous l'explosion de dix bombes trembla.  
Les murs vibraient sous le mugissement  
De la sirène à midi.  
Devant de tels plans l'ennemi fut pris de panique  
Fou de rage il s'aveugla  
Dans une répression n'épargnant  
Ni les femmes, ni les vieillards ni même les enfants.  
Il encercla la ville et la ratissa  
Près du quart de la population fut déplacé  
Au stade municipal.  
Tôt le matin tu partis, mon fils, écoutant ton devoir  
Et je t'avais recommandé de rentrer tôt.  
J'ignorais dans l'instant que tu étais désigné  
Pour participer à cette journée,

Fierté du Fida et des jeunes.

Tu ne vins pas à l'heure indiquée me laissait

Sur les charbons ardents de cet après-midi

Tu ne rentras qu'à la tombée de la nuit

Quand les bourreaux, engeance du diable

Te relâchèrent.

Je te demande : « Où étais-tu de toute cette journée ? »

[52]

J'exigeais ta franchise et des faits.

Avec une rocheuse conviction tu me répondis

« Père, t'ai-je jamais interrogé sur tes activités ? »

À ta place je baissais la tête, intimidé

Devant celui qui à son père donnait

Une leçon de patriotisme.

Un jour après j'appris que tu avais

Plein d'enthousiasme

Lancé une grenade effroi au fond

Du café de la gare

La mission accomplie tu en revenais sain et sauf

Mais pour un temps seulement

*Car* un obus de nos frères, plus tard et à l'Ouest

Allait te détruire à jamais

Va, ô fidaï et combattant, tu as accompli ton devoir

Dieu t'a rappelé parmi ceux

Que le Coran immortalise.

Tuant à moi si je suis privé de toi

À la fin de mes jours

Ma foi en ton bonheur apaise ma souffrance.



*Boubekeur le Fidäï lance sa grenade dans un bar fréquenté par les ultras.*

[53]

**Ceci est un résumé de la vie de mon fils pendant les combats. Je dis résumé car si j'avais eu suffisamment d'instruction ou de compétence pour écrire, j'aurais écrit un livre entier sur la conception, sur la foi qu'avait mon fils en l'Armée Populaire, armée qu'après Dieu mon fils Boubekeur vénérât.**

## LE COMBAT

Tu as rejoint les maquis après avoir par tes grenades  
Semé l'effroi dans les rangs de l'ennemi  
Tu devenais, dans le Nord-Constantinois,  
Un combattant  
Après avoir été Fidaï à Cirta  
Tu n'avais alors que seize ans,  
Passés dans les souffrances  
O ! Boubekeur !  
Tu m'as rejoint dans la région de Constantine



*Boubekeur djoundi avec un compagnon de lutte désamorcent une mine placée par l'ennemi.*

[54]

Avec d'autres Fidaïs et j'étais heureux de te revoir  
 Dans le secteur de Smendou <sup>7</sup>, tu exerçais en  
 Djoundi dans la section de Khodja <sup>8</sup>  
 Tous les djounoud étaient alors comme mes fils  
 Ils te considéraient en jeune frère et t'entouraient  
 D'une tendresse paternelle.  
 Tu leur faisais la cuisine malgré ton jeune âge et  
 Leur lisais les articles parus dans les journaux ennemis  
 Que tu analysais, leur dégageant les leçons  
 Qui éduquaient davantage les partisans  
 Dans l'ignorance des mensonges politiques

<sup>7</sup> Smendou : Ville de l'Est algérien, située à 30 km. de Constantine.

<sup>8</sup> Khodja : Khodja Belhacini était responsable de l'unité dans laquelle Boubekeur fut enrôler dès son arrivée au maquis.

Un des piliers de l'aventurisme des mercenaires.  
Jeune tu donnais l'exemple de l'audace  
Renforcée par la foi de notre armée face à l'ennemi  
Tu participas aux côtés des lions de la libération  
Dans des combats amers pour nos oppresseurs.  
Tu partis pour la Tunisie avec une compagnie  
Pour revenir chargé de munitions de guerre.  
Une seconde fois tu repars pour Tunis  
Pour la même mission, mais cette fois  
Tes frères et toi étiez bloqués  
Par les barrages électrifiés <sup>9</sup>  
Tu restas une année entière au Kef <sup>10</sup> où  
Tu te mis à organiser le service-transport.  
Puis tu suivis des cours d'artificier en vue d'affronter  
[55]  
Efficacement le dispositif ennemi  
Plus tard, tu rejoignais, à Bourbia <sup>11</sup> le quarante  
Cinquième bataillon commandé par le jeune Si Larbi  
Tu participais à sa mise sur pied  
Ce qui t'a valu d'être félicité à plusieurs reprises.  
Au lendemain du cessez-le-feu, tu étais désigné  
Membre d'une commission chargée de ramener  
Les réfugiés à leur terre natale.  
A cette occasion, je te rendis visite aux frontières.  
Nous passions la nuit à discuter de notre

---

<sup>9</sup> Ligne électrifiée appelée «Ligne Morice » et qui était montée le long de la frontière algéro-tunisienne.

<sup>10</sup> Le Kef : ville située en territoire tunisien en bordure de la frontière algérienne.

<sup>11</sup> Lasnam : précédemment Orléansville, ville de l'Ouest algérien.

Rencontre future en Algérie.  
Malgré les difficultés nées des différents entre  
Responsables, tu retrouvais le sol de la Patrie.  
Tu stationnais alors avec ton bataillon à Sedrata  
Où je venais, accompagné de ta mère, te rendre visite  
Là-bas, nous étions très heureux.  
De là, tu étais désigné pour aller à Cherchell,  
Au bord de la mer, œuvrer dans les rangs de l'armée.  
Sous un meilleur climat  
Là aussi toute la famille te rendait visite  
Et tu nous laissais  
Des souvenirs inoubliables...  
Enfin, c'est à Lasnam <sup>12</sup> que tu te fixas  
Définitivement.  
À plusieurs reprises, nous nous rendions visite.  
Lasnam aurait-elle cette fonction d'envoyer  
Dans l'au-delà tous ceux qui l'habiteraient  
N'a-t-elle pas enseveli ses enfants  
Dans un séisme ? <sup>13</sup>  
Elle t'a choisi pour habiter les Hauteurs  
[56]  
Sois heureux, Boubekeur mon ami  
Ton père malheureux désormais  
Ecrira pour toi sa poésie.

---

<sup>12</sup> Tremblement de 1954. Plus de 1 500 morts.

<sup>13</sup> Bourbia : Centre de Tunisie.



*Boubekeur avec deux compagnons après une grave blessure au dessus du cœur.*

[57]

**Ce poème a été écrit le 11 juin 1963, vingt troisièmes anniversaires de Sa naissance de mon fils. Cet anniversaire fut le premier que nous fêtions et aussi le dernier puisque mon fils mourut quelques mois plus tard.**

## Ton Anniversaire

Grâce à Dieu tu as survécu à toutes les souffrances  
Que rien ne peut traduire,  
Boubekeur, pupille de mes yeux, je te souhaite  
Longue vie et que les malheurs se tiennent  
Eloignés de toi.

*Que* dans ton pays tu vives en homme d'exemple  
Et au sein d'une armée où les hommes sont dignes  
Que tu vives pour une famille dont ton père  
Avec peine et depuis longtemps porte  
Le fardeau,  
Que tu vives pour tes petits frères que j'ai délaissés  
Afin qu'à son matin notre Patrie atteigne  
Que tu vives aussi pour ton épouse et à vous deux  
Je souhaite le bien du bonheur  
Que tu vives pour un père qui s'imprégna  
D'amertume dans le but de vous voir  
Toi et tes frères enfin heureux.

Au nom de la famille je te souhaite  
Bonne fête, la première à te réjouir

Vingt trois ans ont passé sans réconfort  
Mon fils, sois homme du réel en cette vie  
[58]  
Que les dires ni les apparences ne te séduisent  
Des paroles de miel méfie-toi  
Elles cachent flammes d'enfer  
Que tes pensées soient d'or ainsi que tes actions  
Sois sincère  
Prends garde aux humains, nombre sont des loups  
Sois digne et fier là où vertu et vérité n'existent encore-  
Sois simple et modeste là  
Où les hommes libres édifient  
je te souhaite, cher enfant, joie et quiétude.



*Photo familiale à l'occasion du 23<sup>e</sup> anniversaire de Boubekeur (le  
Chahid).*

[59]

**Huit jours après la nouvelle de la mort de Boubekour, j'écrivais ce poème et je n'avais nullement l'intention d'écrire un livre.**

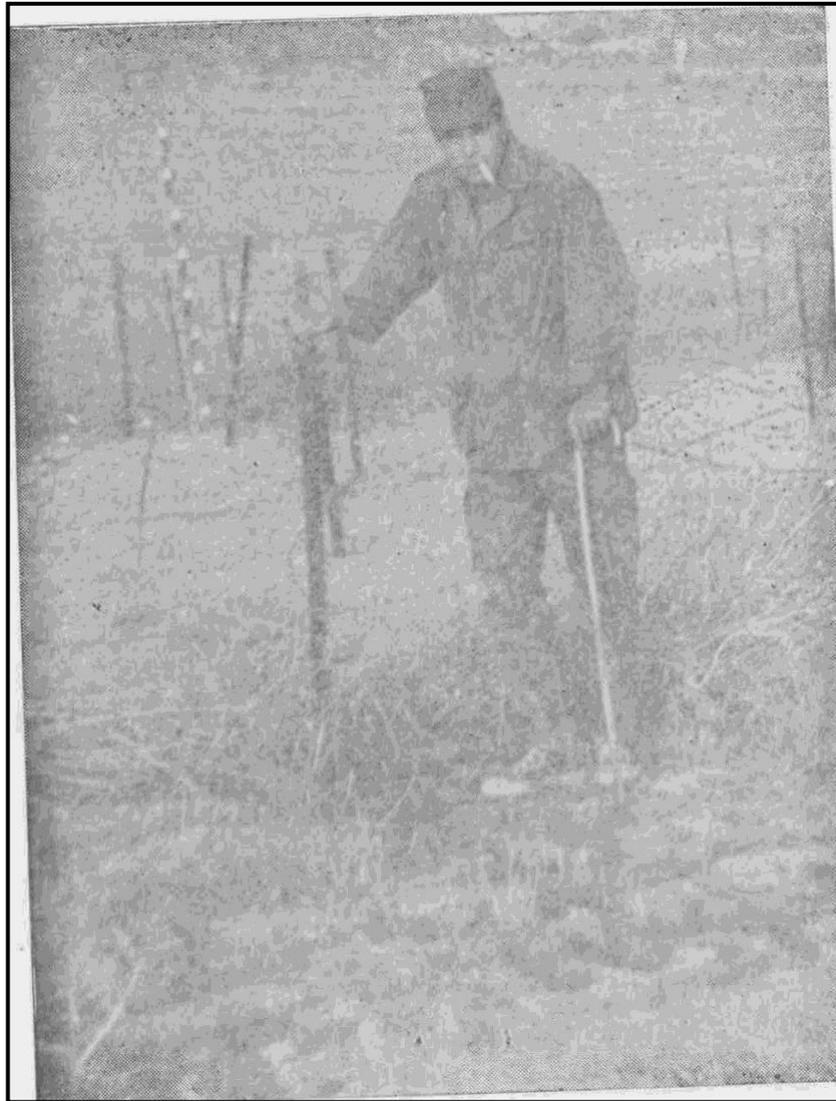
## IMAGE

Ce lundi là fut jour de douleur  
À la nouvelle de ta mort, pupille de mes yeux,  
Tendre Boubekour tu partis à jamais  
Et laissais un père plein de larmes  
Tu mourus en martyr sur une terre  
Lui consacrant totalité de tes instants  
Très jeune tu avais pris la route du maquis  
L'histoire de la révolution commençait à peine  
Déjà en 1956, tu étais dans la Résistance  
Et au sein de l'Armée de libération tu me cherchais  
Tu avais alors seize ans et ceux de ton âge  
Étaient encore en classe ou bien suivaient  
Des cours techniques.  
Tu peux me reprocher ta douloureuse enfance  
À cause de ma lutte en faveur de notre liberté  
De peines lourdes ta jeunesse car tu m'aidais  
À supporter les charges de la famille  
Mais elle fut aussi ce feu qui souvent  
Rendait fou le colonialisme  
Tu luttas durant trois ans en Algérie  
Puis tu franchissais les barrages qui tuent

Tu avais pris ta part de responsabilités  
Au sein de notre armée

[60]

Tu étais à la hauteur de ta mission  
Tu fus blessé d'une balle près du cœur  
Qui présageait une autre fatale  
Puis ce fut le cessez-le-feu



*Boubekeur devant les fils barbelés électrifiés (ligne morice).*

Et tu retrouvais l'Algérie  
Pour participer à l'organisation  
De l'Armée, lui offrant ta part de connaissances.  
[61]  
Tu aimais ton armée plus que ton père  
Je l'ai constaté moi-même.  
Grande était ta foi en l'Armée du peuple  
Tu t'adonnas aussi aux moissons  
Comme à la reconstruction  
Qui mieux que toi construit  
Tu croyais en l'Armée non à une personne  
L'Armée était ta vie et l'iris de tes yeux.  
Lorsque pour m'aider à supporter  
Les charges de la famille je te demandais  
De quitter notre Armée tu répondais :  
« Non, mon père, l'Armée est un principe  
Non une profession  
Je m'en sens chargé de mission  
Une mission que je dois accomplir coûte que coûte ».  
Préservant ton idéal et me laissant vivre  
Avec mes larmes.



[62]

**Ici, l'on voit comment dans l'obscurité de la nuit, l'homme supporte la séparation de son fils mort dans c'e douloureuses circonstances.**

**Il était toute sa raison d'être.**

## La Nuit

Qu'on interroge la nuit sur ce que j'endure  
L'insomnie et la solitude m'indolore  
Avant le sommeil je contemple un portrait  
Accroché au mur, au-dessus de ma tête,  
Dans ma chambre à coucher.  
Je dis : « Bonne nuit Boubekour » et lui me répond  
« Bonne nuit vous aussi mon père,  
Ma mère et mes frères. »  
Et je glisse dans mon lit comme rempli d'épines  
Qui me brûlent le corps et attisent des chagrins  
Je tente de dormir car c'est un peu mourir  
Mais voici que les souvenirs surgissent :  
Je te vois bébé, dans ton berceau,  
Quel innocent sourire  
Qui supprime fatigue, malheur et même le pire  
Je te vois gosse courant et jouant  
Tu transformais la vie en un paradis  
Après que les colons eurent pris la décision  
De m'expulser de Khenchela où tu naquis  
je te revois allant en classe

Nu-pieds, les habits élimés

[63]

Conséquences de la misère et de la pauvreté

Je te revois à mes côtés m'aidant

Dans mon travail

Afin que la famille aille de l'avant

Je te revois Fidaï à Constantine,

L'ennemi et l'injustice tremblaient sous tes bombes

Je te revois djoundi à travers les maquis d'Algérie

Combattant l'opresseur le fusil à la main

Le soir tu éduquais tes frères qui t'entouraient

Je te revois officier dans l'Armée populaire

Dans la construction du socialisme qui était pour toi

Foi et science.

Et je m'endors après tout cela

Pour récupérer de mes forces

Pour annuler mes peines

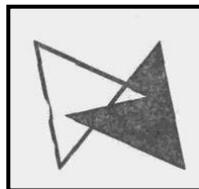
Et je rêve que tu viens me parler à l'oreille

Tu me parles des tiens et voilà

Que je m'éveille,

Tu disparais soudain et ma souffrance

En moi se répercute.



[64]

**Après l'obscurité de la nuit c'est la lueur du jour mais par malheur, le brouillard vient parfois troubler l'atmosphère.**

## Le Jour

Tes souvenirs me font souffrir durant les nuits  
O ! Boubekour, enfant digne et téméraire  
Mes jours se transforment en enfer et je souffre  
En songeant à toi, à ton fier caractère...  
Je me souviens de nos échanges par téléphone  
Ta voix avait un timbre régulier  
Je songe aux discussions que tu engageais avec moi,  
En politique, mon fils, tu étais un élève.  
Tu désirais mes conseils, je te comprenais  
Tu désirais pour notre famille une place  
Car tu voulais que notre vie familiale s'améliore  
Dans une société où elle vivrait loin des malheurs.  
Ta voix était pour moi comme un baume  
Je t'écoutais heureux d'être ton père  
Je contredisais parfois tes idées, tu résistais  
Et il me fallait t'affronter,  
Avec sagesse tu acceptais mon opinion  
Et pour finir tu souriais.  
Je songe à toi alors que je me trouve au bureau  
Seul ; je tremble et la plume m'échappe des doigts,  
Dans le cadre de mes activités j'aperçois des soldats

Habillés comme tu l'étais et ma douleur se multiplie  
Je pense que si tu étais là  
Mes ténèbres disparaîtraient  
Je remarque dans les rues tes frères soldats  
Ouvrant à l'ombre du drapeau,  
Chaque jour des difficultés surgissent dans ma vie  
[65]  
Hormis toi qui les comprendraient ?  
Oubliant ta mort je prends la plume pour t'écrire  
Pensant t'adresser ma lettre à Lasnam  
Où tu enseignais  
Et où tu te sacrifiais pour l'Armée qui devint  
L'âme de ta vie et son guide.  
L'Armée que tu défendais  
En t'élançant corps et âme  
Indifférent aux pluies d'obus  
Comme à la haine des assaillants  
L'Armée en qui tu continuais de croire  
Après Dieu et qui étais ton guide  
Désireux qu'elle soit une armée exemplaire  
Elle t'envoya dormir pour l'éternité.  
Je me rappelle de ta maigreur à force de travailler,  
Mais tu ne voulais jamais te plaindre,  
Souvent j'eus pitié de toi car je te voyais souffrir  
D'un ulcère que tel connus depuis ton volontariat  
Ta volonté en eut raison car il cessa  
Sans aucun soin.  
Je me souviens de tout cela et plus

Et je n'ai à présent que larmes et obscurité  
C'est pourquoi mes journées devinrent depuis lors  
Comme des nuits noires où je t'aperçois souffrant  
Et gémissant...  
Fais appel à moi, Boubekour, mon fils, pour que  
Je te rejoigne en disant adieu au monde.



[66]

**De par ma vie sociale, j'ai des amis auxquels m'attachent des liens solides tissés durant des dizaines d'années de lutte politique.**

**À certains qui, émus, sur mon sort me déconseille quand même de ne pas pleurer mon fils Boubekeur j'adresse ce poème.**

## Reproche



Mes amis me reprochent mes pleurs.  
 Je lis dans leurs yeux  
 La pitié mais ils voudraient que je t'oublie.  
 Ils ne voudraient pas que je te pleure par mes poèmes.  
 Qui éteindrait le feu  
 Dans lequel je me consume sinon la poésie du deuil ?  
 Dieu leur pardonne.  
 Je leur suis quand même reconnaissant.  
 Ils ignorent le drame qui me foudroie  
 Connaissant ma dure patience face à la vie  
 Face aux drames qui me trouvaient sans peur  
 Mes amis savent-ils vraiment que ma poésie  
 Est une eau qui éteint le feu  
 Et que sans elle  
 Je me serais tué, reposé de vivre  
 Echappé en poltron à mon existence,  
 Je serais devenu fou.  
 À ton évocation mon fils

[67]

Toi aussi filial qu'une mère est tendre  
Je me console en écrivant ces vers, Boubekour  
Et je pense que tu es parmi ceux du Paradis.  
Si Boubekour est mort physiquement  
Ma certitude est qu'il vit  
Ce qui dissipe en moi de ma douleur.  
Non, non, Boubekour ne mourra pas  
Il a choisi plutôt de vivre auprès de Dieu  
Et loin des tyrans.  
Soyez certains, chers amis, que ma poésie  
M'aide à supporter la perte de mon fils,  
Et je trouve une consolation dans mon malheur  
Quand je t'éternise, Boubekour,  
Par cette poésie mienne.



[68]

## El-Asnam

Une nuit je partis pour Orléansville  
Devant la caserne de l'Armée Populaire  
Je voulais cette nuit y respirer l'air  
Et aussi revivre tous les souvenirs  
Qui depuis si longtemps me déchiraient le cœur  
Je cherchais mais en vain pour y trouver remède  
Je me souviens des nuits que nous passions ensemble  
Boubekeur était là officier digne et noble  
Je me souviens encore des visites que je fis  
Quand je passais là-bas le mois de Ramadhan  
Voir l'Organisation des anciens combattants  
Que j'ai constituée, la protégeant de bien de maux  
J'étais accompagné de deux collaborateurs frères  
Nous passions toute la nuit avec toi Boubekeur  
Discutant de l'Armée pour trouver solution  
Aux multiples problèmes de l'Organisation  
Tard nous dormions dans les lits de l'Armée  
Mon fils dormit quant à lui sans couvertures  
Puis au lever du jour nous partîmes en voiture,  
Notre première étape fut Mostaganem  
Mascara vint ensuite où nous allions de même  
Consolider l'action de l'Organisation  
Devenue baume pour les anciens djounoud  
Nous voilà de retour après deux jours à Orléansville

Pour revoir Boubekeur qui ne m'attendait plus  
S'étant rendu, je le sus, pour Affreville

[69]

En mission.

Dieu te pardonne de n'être pas venu  
Car tu œuvrais *avec* cœur et abnégation  
Dans **l'Armée Nationale de Libération.**

Et depuis, El Asnam devint pour moi lieu saint  
Mais aussi un malheur qui à la mort rouge

T'envoya

El Asnam t'a choisi parmi les plus valeureux  
Pour que tu défendes Hassi-Beïda, Tindouf  
Contre les agresseurs ;

Elle m'a choisi pour vivre malheureux

Déchiré par l'appel

De notre Patrie et celui de la paternité ;

El Asnam, tu seras l'idole que j'adorerai  
Non convaincu que tu sois ce Dieu qui guérit,  
Je t'adorerai car tu es l'urne des souvenirs,  
Car tu es la fusée qui propulsa

Mon fils dans le ciel.

[70]

## Ta Fiancée

**Ce poème peint les sentiments de la fiancée de Boubekour. Je traduis ici ses souffrances et ma peine de les avoir perdus, lui mort, elle vivante. Elle se mariera, j'en suis sûr, tôt ou tard, cela n'est point impossible.**

**Ce qui est vrai, c'est qu'elle restera toujours présente à mon esprit comme une image qui m'ébranlera à chaque instant. De tout ce que m'a laissé Boubekour, elle est la plus vivante et la plus déchirante puisqu'il devait l'épouser le 1er Novembre 1963.**

Boubekour ! À l'aube de sa jeunesse  
Tu l'as laissée  
Au malheur, au deuil et aux pleurs  
Elle entrevit le bonheur...  
Puis elle fut délaissée pour les hauts du Paradis ;  
Que de choses vous auriez pu vivre ensemble !  
Des enfants, un foyer, tant d'existences...  
Vous auriez veillé à leur éducation  
Afin qu'ils fussent toute votre image dans la vie ;  
Tu l'as abandonnée  
Seule dans son malheur...  
Tu es mort à la guerre  
Son frère est mort à la guerre  
Votre désir était de vivre ensemble  
Toi tout de sympathie et elle tout sérieux  
Tu l'as abandonnée.  
À qui doit-elle se confier ?

Elle n'a que ses larmes, sa patience...  
Tu es parti Boubekour, sans lui dire adieu ;  
[71]  
As-tu décidé votre rencontre au Paradis ?  
Ou bien l'as-tu laissée nager dans une mer  
De larmes et de soupirs.  
Quoi ! Tu n'as plus de pitié pour elle ?  
Alors que le pardon compte parmi tes qualités ?  
Vois-tu, lorsque tu vivais,  
Elle préparait pour votre nid  
Beaucoup de meubles  
Afin qu'il fût chaud et confortable.  
Elle t'a offert deux disques, chants  
Chargés de tendres sentiments d'amour,  
À travers le premier disque, elle te demandait  
De lui dire quelque chose, tu lui répondis  
Par le silence...  
Dans le deuxième, elle te répondait par oui,  
Tu préféras répondre à l'appel des anges.  
Tu répondis à l'appel de Dieu  
Laissant ton père et ta fiancée abandonnés.  
Tu l'as abandonnée à Cirta <sup>14</sup>  
Sa beauté se fanait comme une rose privée d'eau  
Tu l'as abandonnée sans avenir  
Ses espoirs furent détruits  
Comme la bombe qui t'a détruit  
Tu l'as abandonnée.

---

<sup>14</sup> Cirta : Autre nom de la ville de Constantine.

Elle qui voulait t'accompagner jusqu'à Lasnam  
Tu préférerais la compagnie des anges...  
Tu l'as abandonnée dans ses sourires pudiques  
Pour aller vers Dieu très loin au Ciel.  
Tu l'as abandonnée ainsi que AZAM, son père qui  
T'aimait autant que je t'aime  
Combien grand est son malheur et le mien !  
Au nom de ta fiancée, salut à toi, Boubekeur  
Tu es heureux mais elle est seule.

[72]

## Ta Grand Mère

**Deux jours après la nouvelle de la mort de mon fils alors que notre famille se désolait, s'efforçant de croire à un songe pour cacher l'amère vérité, et tandis que nos amis affluaient pour partager notre peine et nous consoler, je me mis à écrire, dans ce climat tout de lamentation. J'écrivais des poèmes exprimant la tristesse, la douleur, la peine, le déchirement, le tourment de chacun de nous.**

O ! Boubekur, tu es parti sans espoir de retour  
Laisant une grand-mère écrasée par l'âge,  
Par deux fois elle te mit au monde  
Fils du valeureux et du digne fils,  
Toute sa vie, elle n'a connu que les souffrances  
Dans l'espoir de te voir heureux et serein  
Ta mort, torche, la brûla  
À la fin de ses jours, elle avait  
Quatre vingt dix sept ans,  
Elle vivra dans la souffrance  
Peut-être jusqu'à cent ans  
Adieu ! Boubekur et vis au Paradis  
En compagnie des anges et du bonheur.

[73]

## Ta Mère

Mon enfant, quel malheur ! A jamais tu nous quittes.  
Tu laisses une mère aux braises de souffrance  
Est-ce possible, est-ce vrai, Boubekeur  
Es-tu bien mort et enterré ?  
Tisons de douleur dans mon sein !  
Pire, pire, une torche m'enflamme  
A jamais ton image en moi restera  
En mon être jusqu'à la mort.  
Tes frères que tu laisses  
Djamal, Lamine, Abdelhamid le tintamarre  
Abdelkader, Samir et Yacine  
Le sort après toi que leur réserve-t-il ?  
En ton Paradis je te promets  
Que je me ferai raison de vivre parmi eux  
En les éduquant  
Les veiller tel est mon principe.



[74]

## Ton Frère Djamal

Mon frère, tu m'abandonnes à la vie  
Et à ses problèmes, sachant que je ne puis  
Les résoudre seul.  
Tu es un frère et un père après mon père  
Boubekeur ! Qui nous restera-t-il  
Si tu nous abandonnes  
Nous tes parents, tes frères et moi-même.  
Mes ténèbres seront profondes  
Tu étais notre espoir et celui du pays  
Où les valeureux ne sont pas nombreux  
Tu es mort martyr  
Car ce fut ta volonté.  
Et tu m'as laissé brûlant  
Dans le feu de l'insomnie.  
Ton frère Djamal te fait le serment de reprendre  
Ta place dans la famille  
Et de lui redonner Espoir  
Au revoir, mon frère, après la mort, au Paradis  
Mon serment sera inébranlable,  
Comme un roc.

[75]

## Ton Frère Mohamed Lamine

Frère, j'ai longtemps attendu de te revoir  
Jusqu'au jour où j'appris la mauvaise nouvelle  
J'étais alors chez mon oncle  
D'abord, j'ai pensé que mon père  
Me parlait d'une chose impossible  
Puis mon sang se figea  
Ta mort, Boubekour, est une catastrophe  
Pour nous au moment où, avec ma mère,  
Nous te voulions près de nous.  
À mon père, tu laissais une mission à accomplir  
Celle de nous éduquer,  
Il nous protégera de toutes les misères.  
Tu resteras toujours vivant pour nous.  
Tant que vivront mon père et ma mère.  
Adieu, Boubekour, dors en paix,  
Ta mort reste gravée  
Dans l'histoire de la lutte  
Contre l'oppression

[76]

## Ta sœur Dalila

Frère Boubekour de la famille des Hachani  
Que tu vives, O lion de la Tribu  
Avec les Hours du jardin.  
Je t'ai connu à Tunis pour la première fois  
Je témoigne de tes qualités d'homme  
De ta tendresse et de ta délicatesse.  
Parmi les tiens je t'ai connu le premier  
J'ai admiré en toi rectitude et bonté  
Hélas ce qui est beau est mortel.  
Tu me chérissais, cher frère,  
Toi qui ne méprisais personne.  
Tu abandonnes une grand-mère, une mère,  
Un père, des frères et moi-même  
Nous supportons tous la brûlure atroce du feu  
De la séparation...  
Adieu ! Boubekour toi le souriant,  
Ton souvenir en moi reste impérissable.

[77]

## Ton Frère Mohamed

Frère ! Notre fraternité nous vient-elle  
Du père et de la mère ? Non !  
Tu es mon frère par l'âme et le cœur.  
Je t'ai connu très jeune et t'ai pris dans mes bras  
Très vite tu devins mon allié, Dieu le sait,  
Toute ma vie et depuis mon jeune âge,  
J'ai beaucoup souffert  
Mais j'ai trouvé le bonheur  
Et mon cœur devint calme  
Nous devenions les deux piliers nécessaires  
De notre famille et de son avenir.  
Tu m'abandonnes errant seul dans l'espace  
À chercher le remède qui puisse éteindre  
La flamme de mon cœur.  
Adieu ! Boubekour, mon frère !  
Dors tranquille dans ta tombe,  
Au Paradis de mon Dieu.

[78]

## De la part de ton Père

Ah ! Combien est grande cette catastrophe  
Qui fait trembler la terre et les maisons  
La mort t'a pris, Boubekour,  
Plein de jeunesse et de rêves  
Tu étais mon espoir et celui de la famille mais  
Tu pars, laissant derrière toi de douloureux souvenirs ;  
Quel est ce brouillard qui plane au-dessus  
De ta famille ? Elle n'entrevoit que l'obscurité  
Le tonnerre gronde au ciel et la foudre tombe sur moi  
Plutôt devant moi.  
Est-ce l'éclair de la nouvelle  
De la mort parvenant lundi  
De Blida qui atteint ton malheureux père ?  
Dans son bureau,  
Un officier de l'Armée Nationale Populaire  
M'informa de ta mort, patience m'a-t-il dit,  
Ceci est la volonté de Dieu.  
Je restais silencieux, tourmenté  
Par ta perte O gracieux visage !  
J'ai fait cinquante kilomètres seul dans ma voiture  
Sans cesser de te pleurer.  
Une catastrophe, Boubekour,

S'est abattue sur ton père  
Il ne vit plus que dans un enfer.  
Que je meure, Boubekour, comme tu es mort  
D'une mort heureuse.  
[79]  
Tu es mort mais j'entends toujours ta voix,  
Cela attise mes tourments  
Et du vieil âge me rapproche  
Je vois encore ta démarche rapide comme si  
Tu savais ta destination : le Paradis.  
J'entends encore ta voix qui me parle au téléphone  
Elle est tendre comme celle d'une douce mère.  
Une dernière fois, tu me parlais au téléphone  
Pour me recommander tes frères, ta mère et ma mère  
Et puis tu t'en allais défendre la terre dont tu es fait  
Et en offrant ta jeunesse.  
Tu partais à la tête d'un bataillon  
Vers Hassi-Beïda et Tindouf,  
Tu voulais les arracher à des mains injustes.  
Le doute m'envahit le jour  
Où je reçus un coup de téléphone.  
Je commençais alors de m'imaginer la catastrophe  
Et le début de mon malheur...  
Optimiste, je patientais des semaines durant  
Croyant fermement qu'une nouvelle viendrait  
Alléger mes souffrances...  
Boubekour, tu es bien mort  
Me laissant comme un tronc

Déraciné et flottant sur l'eau.  
 Comment supporter ta séparation, cher enfant  
 Alors que je me débats à la fin de ma vie ?  
 Tu m'as légué d'immenses souvenirs  
 Comment les oublier, t'oublier  
 Et ignorer mes tourments.  
 Chafia, ta fiancée, t'attendait, je voulais  
 Vous voir heureux, mes soucis allaient disparaître.  
 [80]  
 Ta voiture, je l'ai réparée pour que tu t'en serves.  
 Mais tu as préféré prendre le « Bouraq » <sup>15</sup>, mon fils...  
 Et, lorsque tes bagages et ta solde me parvinrent  
 Alors, je sus que commençait vraiment mon calvaire.  
 Depuis, je me pose toujours ces questions :  
 As-tu été déchiqueté par une bombe ?  
 Ou bien anéanti par une grenade ?  
 Combien grande est ma peine.  
 Ou bien touché par la balle d'un frère incapable  
 De combattre la France ou l'Espagne ?  
 Es-tu tombé mort sur le coup ?  
 Beaucoup souffert de sanglantes blessures ?  
 Es-tu enterré seul ou bien dans une fosse commune ?  
 As-tu pensé à moi au moment de mourir ou bien  
 Es-tu passé de vie à trépas subitement ?  
 Enfin, sais-tu ce que je deviens, Boubekeur ?  
 Le feu de l'enfer me brûle

---

<sup>15</sup> Bouraq : cheval ailé qui transporta le prophète Mohammed vers le ciel (Coran)

Dors en paix, mon fils,  
Ton père t'éternisera partout.

[81]

## LE FEU

**J'ai écrit ce poème après avoir terminé tout mon livre et ici j'explique comment je vis après la mort de mon fils.**

Feu en mon cœur ta séparation  
Boubekeur ! Et tu t'habitues à l'abandon  
Ton père te pleure, sais-tu que ton absence  
Aggrave sa solitude ?  
Tu es parti à l'aube de ta vie  
Laissant les tiens dans les flammes ;  
Tu choisis la voie du Paradis  
Pour que vivent les générations ;  
À MERKALA <sup>16</sup> on t'enterra  
En compagnie d'autres frères.  
Je viendrai en pèlerinage  
Vous offrir une larme de tendresse.  
Et je m'inclinerai avec respect sur une terre  
Devenue grâce à vous un principe  
Comme une Religion.  
Je vous pleurerai, héros de Hassi-Beïda  
En soupirant sur les profondes brûlures  
Qui consomment mon cœur sans pitié  
Feu que ni la mer ne pourra éteindre

---

<sup>16</sup> Poste frontière à l'Ouest du Sahara algérien.

[82]

Ni même les fleuves atténuer.  
Il rongera mon corps tout le restant de ma vie  
Ma seule arme est ma foi  
En l'omnipotence qui emplit l'univers  
Dont le maître est bon et miséricordieux.  
J'ai foi en ta vie près de Dieu  
Et près des Houris <sup>17</sup> semblables  
À des bijoux cachés  
J'ai aussi foi en la mission que tu m'as confiée  
Ta mère et tes frères adolescents,  
Avant de te rendre au Paradis  
Tu m'as rappelé cette charge  
Enfin, j'ai foi en un pays semblable  
À la perle qui scintille de mille feux.  
Flambe, feu, à ton gré,  
Quant à moi, je suis d'acier,  
Toute ma vie je t'affronterai,  
Ne pense jamais que la peur me hante,  
Je te défie, O vie, par la mort même  
De mon fils, trésor de connaissances.  
Si tu peux me transformer en cendre  
Qu'on écrase et qu'on néglige  
Tu ignores que la cendre possède  
Une âme et que les âmes sont immortelles.  
Continue, dans ta détermination,  
La guerre est désormais déclarée entre nous.

---

<sup>17</sup> Houris : Filles du Paradis - Mythologie de l'Islam

L'Algérien qui est ce familier de la Résistance,  
Volontaire a vaincu les forces de l'injustice.

[83]

## Après Toi

Mes nuits et mes jours  
Ma nourriture et ce que je bois  
Mon travail et ma pause  
Mes activités et mon éveil  
Mes pensées et mes sourires  
Mon calme et mon oubli  
Ma vie comme ma mort  
Tout se confond avec ton image  
Au sein de la famille  
Je ne veux point t'évoquer  
Mon temps en délire s'écoule  
Je deviens inventeur de rires sans raison  
Dans l'espoir d'oublier celui qui  
Subitement s'en alla,  
Emportant bien des vœux.  
Tes six petits frères ne pourront  
Calmer ce drame  
Ils ne pourront non plus  
En moi colmater cette brutale brèche  
Ton départ à jamais, mon ami,  
Trésor de tendresse.  
Boubekeur, tu es l'ainé venu de bonne heure  
À ta naissance les soucis se sont dissipés  
De bonne heure aussi tu occupas

[84]

Ta place dans le voisinage  
Des habitants du Paradis.  
Miracle ta vie, Essedik mon frère.  
Ton nom, ton action, ta droiture  
Tout de toi me brûle à présent  
Ai-je bien perdu la vue  
Après t'avoir perdu  
Au point de ne voir que privations ?  
Ai-je bien perdu mon ouïe  
Au point de n'entendre plus que ta voix  
O martyr  
Ai-je perdu le langage  
Au point de ne le consacrer  
Que pour perpétuer ta mémoire  
Dans les deux mondes ?  
Et mes mains de malheur ne s'animent  
Que pour m'habituer à un art sans mesure  
Mes jambes ne se meuvent  
Que pour me porter chez des frères  
Lesquels m'aident à parfaire cette lettre  
Que je t'adresse à ton Paradis  
Mon sang ce n'est plus mon cœur qui le propulse  
Mais plutôt mon deuil  
Bien des maladies après toi  
Frappèrent ma robuste santé.  
Tu devins le moteur de ma vie  
Et ton nom cette énergie qui meut ma langue

À chaque fois que ton ombre reparait  
Je m'anime au point d'être  
[85]  
Semblable à un avion dans son vol  
Planant sous les cieux de l'Algérie  
Et cherchant Hassi-Beïda, terre qui vous étreint  
Martyrs de notre Patrie,  
Je deviens cet engin qui tente d'atterrir  
À Merkala, là où vous fûtes l'abnégation  
Toi et tes frères jouissant de l'oubli.  
Mais ne trouvant l'aire où se poser  
L'avion s'en retourne vers la Capitale  
Où je sombre dans ma douleur,  
Une douleur qui ne peut m'empêcher  
De célébrer ta mémoire  
Malgré ce que j'endure de chagrins.  
Ceux qui me lisent se divisent en deux groupes  
Les uns me considèrent comme un intrus  
Qui délire à la fin de sa vie, s'adonnant aux chimères  
L'autre que mon destin émeut  
Partage mon grand deuil avec affection.  
À tous je dis merci pour leur attitude  
Chacun d'eux est maître en son art  
Quant à moi, mon ami Boubekeur,  
Je te vis éternellement.

[86]

## Conclusion

Cher lecteur, voici achevée ma « Lettre au Paradis » et me voici faisant mon premier pas dans la célébration de la mémoire de mon fils, le martyr HACHANI Boubekeur Essedik...

Me voilà, associant dans mon imagination, la vie de mon fils et aussi souffrances de notre séparation. Et c'est au moment où vous aurez entre vos mains le portrait de mon fils avec l'histoire de sa vie, l'histoire qui ressemble à celle de tant de martyrs de notre Algérie (1.500.000 tombés pour la cause sacrée), que je vivrai de nouveau. Sa vie est semblable sans aucun doute, à celle de votre fils, de votre père ou frère, semblable, chère sœur algérienne, à celle de ton fils, de ton petit-fils, de ton frère ou de ton soupirant...

Oui, j'œuvrerai en faveur de sa mémoire pour que revive Boubekeur non seulement au Paradis, car, selon le Coran, « Il ne faut pas croire que ceux qui se sont sacrifiés dans la voie de Dieu sont morts, au contraire, ils sont récompensés par une vie éternelle » mais encore dans l'immortelle Algérie, éternisée par le sang pur de notre jeunesse et de nos héros, depuis l'Emir Abdelkader, en passant par ZIROUT Youssef, DIDOUCHE [87] Mourad, ABBANE Ramdane, BEN BOULAIID, AMIROUCHE, AHMED Ben Abderrezak dit « El-Haouès, LOTFI, BOUGARA M'Hamed et tous les autres martyrs auxquels les circonstances n'ont pas permis d'avoir une juste renommée.

Me voici donc achevant la lettre à mon fils le jour même de l'anniversaire de sa naissance ; puisse-t-elle ainsi perpétuer à jamais cet anniversaire, tant que je serai convaincu que mon fils est toujours vivant. Et voici le poème que je lui dédie, en ce jour qui est celui de son 24ème anniversaire.

Boubekeur, me voici parachevant ta lettre,  
Ce jour onze juin 1964,  
Anniversaire de ta naissance.  
Par ce livre je revis ton existence  
Comme si tu étais au milieu de la famille  
Et des enfants  
Quant à moi, j'ai célébré ton anniversaire,  
Dans une pièce sombre, loin des tiens  
Etres que ton absence brûle à jamais  
Les larmes reviennent à la seule ressouvenance,  
Comme des ruines.  
Parmi eux, je dois éviter d'aborder  
Tout sujet qui t'évoque  
Car eux ne croient pas à ta vie au Paradis d'amitié.  
Je m'isole et remémore ta vie  
Eludant toute larme,  
Afin qu'aujourd'hui soit jour de fête ;  
[88]  
Fête de ton 24<sup>e</sup> anniversaire que je célèbre  
Par-delà mon deuil lui-même  
Et l'encre-symbole remplace mes larmes.  
Je suis resté avec toi l'espace de quelques heures,  
Ecoutant ta douce voix,  
Enregistrée il y a une année :  
Cette année là qui s'est écoulée  
Depuis la célébration de ton 23<sup>e</sup> anniversaire  
Alors que tu étais entouré de ta famille.  
Ce fut un jour d'allégresse

Dont tu n'as pu continuer à jouir toute ta vie ;  
Cette vie dont tu fus privé  
Sans la moindre jouissance.  
Puis tu partis O pupille de mes yeux,  
Abandonnant ton père à sa solitude, en proie  
Aux brûlures de la séparation et faisant  
Seul face aux problèmes de la vie.  
Oui, je célébrerai chaque année, ton anniversaire  
Jusqu'au jour où je quitterai  
La vie d'ici-bas pour te rejoindre.

[89]

## L'inauguration

**Cher lecteur, voici que je réalise un de mes grands espoirs, voici gravé à jamais le nom de mon fils au fronton d'une des casernes de l'A.N.P. qui fut sa vie, de l'A.N.P. qui vit par ses héros et qui garde leurs serments comme pendant la période glorieuse des combats où le Moudjahid vivait pour son compagnon Moudjahid au service de l'Algérie.**

**Le jour de l'inauguration est arrivé et en cette occasion heureuse, j'écris ces quelques vers afin de matérialiser la mémoire de mon fils dont le nom est donné à la caserne du Commissariat Politique de la 3ème Région Militaire à Béchar, capitale du Sud-Ouest de l'Algérie.**

**En cette caserne « Boubekour Essedik », j'adresse avec profonde gratitude un vibrant hommage à l'ANP, à tous ses Officiers, Sous-Officiers et Djounoud pour tous les efforts qu'ils ont accomplis afin de perpétuer le nom de leur frère Boubekour.**

**1er Novembre 1964**

Grâce te soit rendue, O toi Dieu qui permis

À notre peuple

Que l'injustice a humilié,

De réaliser enfin ses espoirs.

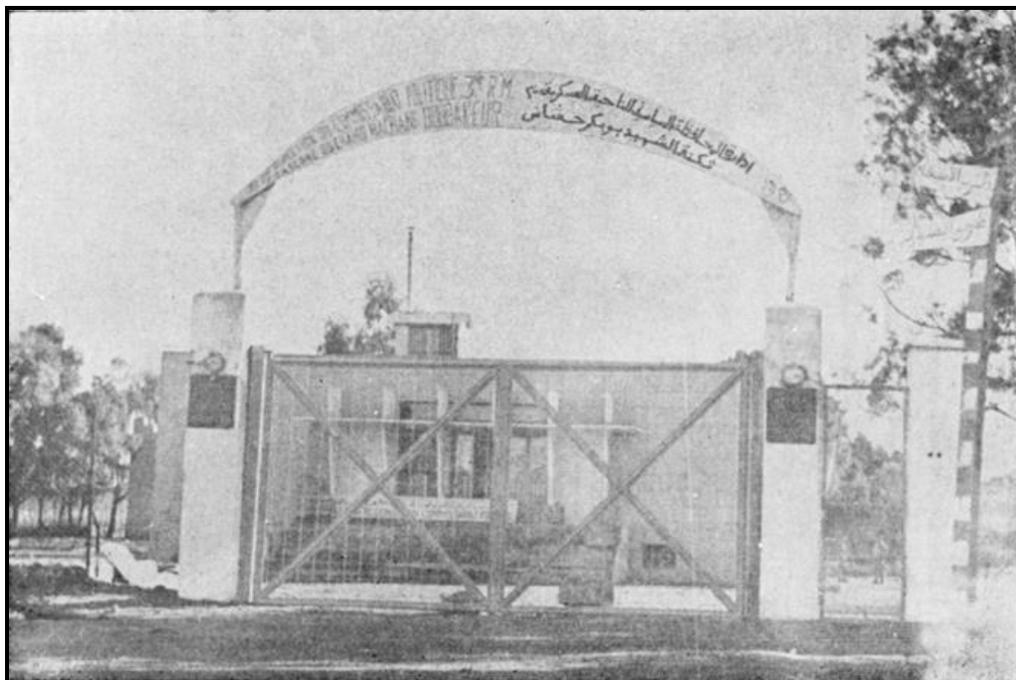
O premier grand Novembre, sois pour nous

Éternel ainsi que l'exemple

De notre fierté dans le monde,

[90]

Tes rafales de feu portaient en elles lumières  
Éclairant nos frères du grand Maghreb



Et de l'Afrique

Grâce à toi le peuple et son armée ont fait  
De leur sacrifice principe de foi  
Tu as donné à l'ennemi qui méprisait nos valeurs  
D'amères et cruelles leçons,

[91]

Lui qui croyait que notre peuple s'inclinerait  
Devant le fer et le feu.  
Premier Novembre tu as été l'explosion  
Qui fit trembler l'Europe

Source de l'injustice et de la tyrannie.  
Journée des morts pour les chrétiens  
Tu devins pour nous fête de l'édification.  
Nous saluons en toi les héros  
Du peuple et de son armée  
Descendance d'Abdelkader, les chevaliers  
En lutte sept ans et demi durant  
Face à l'armée du colonialisme, héritier de Satan  
Qu'ils contraignaient à se cloîtrer dans les casernes  
Derrière leurs remparts.  
Ne contactant notre armée que de chars protégés.  
Voici dix ans déjà depuis que notre peuple décida  
De détruire la tyrannie à sa racine  
Ce qu'il fit, l'extirpant de force, insouciant  
De la somme de ses sacrifices  
Dont l'évocation ternirait les cheveux d'adolescence  
Ce peuple aujourd'hui à la construction s'adonne  
À ses côtés l'Armée des héros mûris  
Par les combats de la libération.  
Quant à moi, je vis avec vous la fête de mon pays  
Et aussi l'inauguration de la caserne  
D'une armée de héros sans peur  
Car ce lieu perpétue le nom d'un officier  
Qui avec ses frères s'est sacrifié  
Devant l'artillerie des voisins.  
Des vivants vous avez préféré  
Mon fils Boubekour, votre compagnon,  
Pour qu'il aille au Paradis habiter.

Cher Boubekeur dors en paix ainsi que tes compagnons  
Vos frères fidèles au serment ne vous oublient pas  
Grâce à vous l'Algérie est perle de la terre  
Sois heureux, ton armée sur nos frontières  
[92]  
Veille toujours  
Afin qu'elles demeurent intangibles  
Comme vous l'avez voulu.  
Avec tes frères jouis du Firdouss, vous êtes dignes  
O héros d'Alger la Blanche qui fûtes l'offrande  
En faveur des générations à venir.  
Boubekeur comme je suis heureux,  
En même temps que toi,  
En ce jour qui t'immortalise  
Et dans l'histoire comptera,  
Cette inauguration apaise ma douleur le jour même  
Du premier anniversaire de ta mort  
Jour sombre plein de flammes.  
Dieu Tout-Puissant,  
Que la gloire accompagne à jamais nos martyrs  
Et que la grandeur guide l'Armée du Peuple  
Cuirasse de notre Patrie.

**Fin du texte**